

PER

R-382

CON

REVUE DOMINICAINE



Dom J. de VATHAIRE, O. S. B. Pour connaître les Pères.

Chan. A. GARNIER Jeunes filles modernes... pourquoi pas? — I.

R. P. A. SAINT-PIERRE, O. P. Le coq et le prédicateur d'après les Anciens.

LE SENS DES FAITS. — Lettre encyclique aux Tertiaires séculiers, par le Rme P. GILLET.—Réflexions sur Dante, par S. E. Mgr CASSULO.—Dans l'Ordre: Nouveau Consulteur diocésain. — Nouveau Prieur. — Prédications. — Conférences. — Départ pour le Japon. — Retraites fermées, par Fra DOMENICO.

L'ESPRIT DES LIVRES. — Poulet: *Histoire du Christianisme* (T.-M. C.) Saint-Amant: *Un coin des Cantons de l'Est* (T.-M. C.) Mlle Psichari: *Ernest Psichari, mon Frère* (L. d. F.) Willam: *Das Leben Jesus* (L. d. F.) Guerrin: *La mort du Christ* (L. d. F.) Janvier: *L'âme dominicaine* (H. C.) Autres publications. — Accusés de réception.

REDACTION ET ADMINISTRATION
5375, Avenue N.-D. de Grâce, Montréal.

Revue Dominicaine

Publiée mensuellement

Directeur: R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.

ABONNEMENTS (payables d'avance).

Au Canada: \$2.00 — A l'étranger: \$2.25

Avec le *Rosaire*: 25 sous en plus par an.

La Revue Dominicaine publie des articles touchant les Ecritures, la théologie, l'apologétique ou le droit canon, et même des études de philosophie, d'art, de littérature, de sociologie ou d'histoire, pourvu que la religion ou la morale y soit concernée.

La Revue Dominicaine n'a pas de spécialité proprement dite dans le domaine religieux, mais elle accorde une attention particulière aux questions d'apologétique et aux problèmes de société, envisagés surtout au point de vue canadien.

La Revue Dominicaine publie des recensions et diverses chroniques, en s'attachant moins au récit des faits et à l'analyse des ouvrages qu'à leur signification d'ensemble.

La Revue Dominicaine ne sera pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

Prière d'adresser les communications littéraires: manuscrits, volumes, etc., au R. P. M.-A. Lamarche, O. P., 5375, Avenue Notre-Dame de Grâce, Montréal; et les communications administratives: abonnements, annonces, etc., à l'Oeuvre de Presse Dominicaine (même adresse.)

L. P. MORIN & FILS Enrg.

ENTREPRENEURS-MENUISIERS

MANUFACTURIERS DE
PORTES, CHASSIS, JALOUSIES, MOULURES, DECOUPAGES, ETC., ETC.

Spécialité:

Bancs d'Eglises, de Sacristies et d'Ecoles

Tout ouvrage fait promptement. Satisfaction garantie.

Coin des rues

St-Joseph et St-Antoine - - - St-Hyacinthe, P. Q.

LA CORDONNERIE J. A. LEMAY

REPARATIONS GENERALES

PRIX RAISONNABLES — SATISFACTION GARANTIE

212, RUE CASCADES — SAINT-HYACINTHE

Tél. 525

E. A. GENDRON

PEINTRE — DECORATEUR

Peintures, Huiles, Vernis — Tapisseries, Electricité, Vitres

244, RUE CASCADES, — SAINT-HYACINTHE

Téléphone 500

LOUIS BOURGEOIS Limitée

FERRONNERIE EN GROS ET DETAIL

104-110, St-Antoine — 67-61, St-Simon, — Saint-Hyacinthe

F. DAoust, gérant

Téléphone 59-w

LA COMPAGNIE D'EAU MINERALE

Propriétaire du célèbre PHILUDOR

148, RUE CONCORDE — SAINT-HYACINTHE

Lisez «La Survivance»

L'organe officiel de l'Association canadienne-française de l'Alberta

Cet hebdomadaire canadien-français est le plus éloigné de la province-mère. Si vous voulez être renseigné sur l'oeuvre de survivance nationale et religieuse à laquelle s'emploient les Franco-Albertains, abonnez-vous à leur porte-parole.

Prix de l'abonnement: \$2.00 par année

LA SURVIVANCE, 9664, avenue Jasper, Edmonton, Alta.

Téléphone Bell 310

Carrosse No 2

JOSEPH BERTRAND

COCHER

Entrepreneur de Pompes funèbres

30, RUE LAFRAMBOISE, — SAINT-HYACINTHE

Ecuries de louage, carrosses simples et doubles pour mariages, baptêmes.
Automobile. EXPRESS

Pharmacie L. P. GAUCHER

Bachelier en Pharmacie

GROS et DETAIL

223, RUE CASCADES, — SAINT-HYACINTHE

Téléphone 86

Tél. Bureau: 95

ERNEST J. CHARTIER

Commerçant de

BOIS et CHARBON

123, RUE GIROUARD — SAINT-HYACINTHE

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

UN MOYEN D'AIDER NOS MISSIONS
S'ABONNER OU ABONNER UN AMI

A

LE ROSAIRE

REVUE MENSUELLE

Prix:	Canada,	par la poste35
	—	par zélatrice25
	Etats-Unis,	par la poste50
	—	par zélatrice40

ET VOUS AIDEREZ NOS MISSIONS
EN LES FAISANT CONNAITRE ET AIMER

G R A T I S



Cette montre ainsi que plusieurs beaux cadeaux tels que: Ustensiles d'aluminium, lingerie, soie, coton, articles de toilette, couvre-lit, rideau, broderie estampée, etc., donnés à ceux qui voudront nos graines de jardin à 7 cents le paquet.

Demandez notre catalogue et 50 paquets.

L'UNION DES JARDINIERS Enrg., Lévis P. Q.

Tél. Bell 271

LAFRANCE & SYLVESTRE

Négociants et Importateurs d'Épiceries en gros

120, rue Saint-Antoine, — Saint-Hyacinthe

HENRI RAYMOND & CIE

ASSURANCE-FEU

Représentant les meilleures compagnies non tarifées

Tél. 259 — Saint-Hyacinthe, Qué.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

AVEZ-VOUS PREVU

Que le Destin (même sans fatalité extraordinaire) peut, en vous enlevant soudain à l'affection des vôtres, les priver de leur soutien moral et matériel, compromettre leur avenir ou même les plonger dans le dénuement complet?

Qu'un capital supplémentaire — ou peut-être même le seul qui vous restera — à toucher inéluctablement à l'époque choisie, à l'heure de la retraite ou au début de votre vieillesse, est une agréable perspective?

Que les entreprises humaines dans lesquelles vous êtes intéressé sont faillibles, et qu'une mesure de prévoyance basée sur des certitudes mathématiques doit de toute manière retenir votre attention, quelle que soit votre situation actuelle?

Que l'éducation de vos enfants, l'avenir que vous entrevoyez pour eux, ainsi que pour votre femme et tous les vôtres, reposent, à l'heure actuelle, uniquement sur cette base si fragile qu'est votre propre existence?

Si vous l'avez prévu, qu'attendez-vous donc pour vous assurer dans

LA SOCIÉTÉ DES ARTISANS CANADIENS-FRANCAIS

La plus forte Société française en Amérique

Qui vous libèrera de tous soucis, sans charge excessive?

La Société des Artisans Canadiens-Français

Société mutuelle astreinte aux mêmes obligations légales de sécurité que les Compagnies commerciales.

VIE, ACCIDENT, MALADIE, INVALIDITE, RENTES VIAGERES.

Tous les bénéfices réalisés, au lieu d'être distribués à des actionnaires, vont directement aux assurés eux mêmes.

850 succursales et bureaux de perception au Canada et aux Etats-Unis.

Siège social: MONTREAL.

Réserve accumulée: plus de \$13,500,000.00 Bénéfices payés, depuis la fondation \$18,500,000.00. Dividendes payés aux sociétaires durant l'année 1932: \$89,164.36

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Pour connaître les Pères

Attendre des laïcs, même instruits et habitués au travail d'une pensée forte, qu'ils se mettent d'emblée à l'étude des Pères de l'Eglise, ce serait ni plus ni moins qu'une utopie. Mais, espérer que, dûment renseignés, ils se prêteraient à une initiation patrologique dont on leur montrerait les avantages, et que peu à peu, ils prendraient ainsi le goût de lire, soit quelques-uns dans le texte, soit la plupart dans une des excellentes traductions contemporaines, les principaux de ces traités, sermons ou commentaires qui depuis les origines et l'âge héroïque du christianisme ont aidé tant de générations antérieures à sentir avec l'Eglise, cela n'est-il pas permis sans ridicule, et même raisonnable?

Qu'est-ce qui s'oppose au retour à de tels maîtres? Tout d'abord, des préjugés. En premier lieu, on ne sait plus très bien ce que c'est que « les Pères ». Terrible sujet de confusion, comme il y en a tant, dans notre société matérialiste, que de penser qu'il se trouve beaucoup d'hommes sérieux et cultivés, bien résolus théoriquement à défendre les valeurs spirituelles dont la civilisation sent encore qu'elle doit profiter, qui passent leurs jours hypnotisés sur les marques d'automobiles ou d'aéroplanes sillonnant le monde, ou les valeurs bancaires et leurs fluctuations, et qui ne savent pas ce que leur âme pourrait attendre de ces écrivains anciens, de ces apôtres, de ces évêques, de ces témoins auxquels leur christianisme doit une grande part humaine de son extension.

De les ignorer, de les méconnaître, ils sont peut-être bien en partie excusables. Ils le sont davantage encore s'ils ne savent pas distinguer les Pères au milieu de cette cohorte vénérable et lointaine. Les spécialistes n'ont-ils pas eux-mêmes longtemps hésité? En pratique, le nom de «Pères» s'est étendu couramment à tous ceux qui, aux débuts de notre ère, s'étaient signalés par l'éclat de leur doctrine et la vogue de leurs écrits. Ecrivains brillants — pas toujours d'une orthodoxie sans tache, comme Tertullien et Origène — martyrs de renom, évêques illustres tels saint Cyprien ou saint Athanase, apôtres des temps héroïques, tous passaient pour des pionniers et des conquérants: la vérité chrétienne leur devait ses plus remarquables formules, la première explicitation de ses dogmes, la fraîcheur de son aurore, l'assurance de ses premiers pas; les fidèles vivant de leur héritage, leur reconnaissaient une autorité paternelle.

Plus tard l'Eglise choisit parmi les anciens ou parmi ceux qui en avaient approfondi ou synthétisé l'enseignement, des auteurs éminents et d'une grande sûreté de doctrine. Elle les approuva de façon spéciale et les désigna, comme aujourd'hui encore, du titre de « Docteurs ». Cette approbation particulière qui suppose une science supérieure et une qualité rare d'exposition, les Pères n'y pouvaient tous prétendre. Si elle n'est accordée qu'à un petit nombre, l'Eglise ne retire pas pour autant sa confiance aux autres. Cette confiance, faite en partie de reconnaissance et de vénération, implique que l'Eglise se reconnaît dans l'ensemble de l'oeuvre des vrais Pères, qu'elle garantit leur orthodoxie générale, et souligne à nos yeux, avec la sainteté de leur vie, l'importance du témoignage qu'a donné leur foi.

A ces conditions, en effet, on reconnaît authentiquement les Pères, par qui, au milieu des persécutions et des hérésies, le monde est resté chrétien. Leur liste magnifique se déroule du I^{er} au VII^e siècle, du Pape saint Clément à

l'évêque espagnol saint Isidore de Séville (1). Treize cents ans nous séparent du dernier d'entre eux.

Une telle distance, on le conçoit, peut susciter des réflexions non exemptes de défiance. Quel besoin, diront instinctivement les hommes d'action, de ressusciter des trépassés vénérables? Loin de nous, très nettement marqués par les siècles abolis, très peu adaptés au contraire, à nos besoins présents, ils nous encombreraient ou nous égameraient. Peut-être, mais est-ce là tout le fond des critiques possibles? Non, sans doute. Il y a encore ceci, que tous ces pasteurs de peuples orientaux, ou africains, ou semi-barbares, ou même du peuple romain décadent, n'ont pas la précision didactique qu'il nous faudrait, après le règne médiéval de la Scolastique et les méthodes rigoureuses par lesquelles la pensée moderne a su se canaliser et s'affiner. Ont-ils davantage la souplesse psychologique nécessaire à deviner les finesses morbides de nos âmes et le sens des nuances utile à les panser? On a peine à le croire. Et l'on sait, de plus, qu'ils ignorent pour conduire notre piété, pour lui hacher menu son aliment quotidien, ces dévotions auxquelles notre sensibilité religieuse s'attache. Ils lui offriraient en échange, des considérations austères, d'une doctrine élevée mais froide et sans portée pratique, propres à nous décourager.

Est-ce, cette fois, la pleine mesure des objections? Pas encore. Nous voudrions, disent les plus cultivés, que nos auteurs spirituels, ceux qui, nourrissant notre âme, la formeront aussi, ne heurtent pas de front nos pensées, ne brouillent pas notre horizon, ne soient pas pour nous des énigmes

(1) Sans préjudice des grands manuels de patrologie dont il sera parlé ultérieurement, nous voulons citer ici les petits ouvrages de J. Bardy sur la littérature grecque et la littérature latine chrétiennes, comme d'excellentes synthèses et de bonnes récapitulations historiques. La collection B.C.S.R. où ces ouvrages ont paru — chez Bloud et Gay, Paris — est de nature à rendre les plus signalés services aux chrétiens cultivés.

et enfin, ne nous sèvent pas de toutes satisfactions humaines, voire esthétiques. Or, les Pères ne rebutent pas seulement par l'aridité du sujet, ils déçoivent par l'imperfection de la forme: la langue, le style, tout l'extérieur chez eux, n'est-il pas frappé de médiocrité?

Inutiles et médiocres, pourquoi n'ajouterait-on pas que les Pères sont dangereux? Et cette dernière objection s'est rencontrée sous quelques plumes malveillantes ou seulement timorées. On leur concédera que la lecture des Pères demande un choix préalable et une certaine formation doctrinale. On peut ajouter d'ailleurs que le catéchisme suffit à immuniser les simples chrétiens contre les dangers d'une formation théologique imprécise dans les documents anciens.

Dieu nous garde d'aller plus loin que la sainte Eglise. Non seulement elle n'oblige personne — sauf ses prêtres dans la liturgie, ce qui est énorme — à lire les Pères; mais elle ne trouve point mauvais que l'ascétisme dont ils furent les premiers maîtres et la mystique dont ils observèrent les plus merveilleuses expériences, nous soient aujourd'hui enseignés et décrits suivant les méthodes d'Ecoles plus modernes; elle admet parfaitement que le dogme et la morale soient exposés aux gens de notre temps par des théologiens qui ont sur les Pères le double avantage de parler à des contemporains et de profiter des richesses de tout ordre que l'apport des siècles a superposés au trésor patristique. Les leçons d'Antoine et de Pacôme n'ont pas rendu inutiles celles de Catherine de Sienne et de Thérèse d'Avila. Sainte Gertrude est plus près de nous que Mélanie la Jeune et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus parle encore davantage aux âmes de nos jours. Saint Athanase ou saint Basile, Evagre ou saint Jérôme, saint Augustin, saint Léon ou saint Grégoire n'ont pas annihilé par avance l'oeuvre des théologiens du XVI^e siècle, des controversistes d'après la Réforme, des grands pasteurs d'âmes de l'époque moderne. Qui nierait la maîtrise hors de pair d'un saint Thomas, l'utilité d'un

saint François de Sales ou d'un saint Ignace? Et enfin, notre âge comme les autres, a des commentateurs, des théologiens, des maîtres d'ascétisme. L'Eglise veille sur leur activité et s'en sert.

Il n'est donc permis ni de mépriser l'oeuvre des modernes qui, providentiellement, suffit à beaucoup d'âmes, ni de surfaire celle des anciens qui a ses lacunes et demeurera, de divers côtés inabordable pour beaucoup. Ainsi la part est faite aux distinctions et aux restrictions qui s'imposent. On en est plus libre pour répéter qu'une initiation patristique sera toute à l'avantage des chrétiens instruits. Leur intelligence y sera conduite dans un domaine large et plantureux, car les Pères voient tout de haut et, sages par excellence, ils ordonnent toutes leurs notions à la cause la plus élevée. Leur foi y gagnera plus de solidité car elle s'appuiera sur des motifs de crédibilité plus formels. Leur amour de l'Eglise y prendra une réalité plus vivante. Leur formation chrétienne y recevra une note d'authenticité supérieure.

Est-il vrai, d'ailleurs, qu'ils paieraient tous ces bienfaits du sacrifice de leur goût? Erreur certaine et tenace; erreur honteuse dont la Renaissance est coupable, et nous tous, les inconscientes victimes. Les humanistes du XVI^e siècle, soucieux de ressusciter dans le détail une antiquité sur tant de points inférieure à la civilisation chrétienne, décochèrent les traits les plus acérés contre le latin « scolastique » ou « monastique », comme s'il n'avait pas montré d'excellentes qualités de précision philosophique, et contre la rusticité sans charme, disaient-ils, du latin des Pères. Ils se prévalaient assurément de certaines déclarations des auteurs eux-mêmes. Ces déclarations étaient-elles mesurées, étaient-elles exactes?

On peut dire tout d'abord que les Pères, au moins à partir de la fin du II^e siècle tant chez les Latins que chez les Grecs, avaient pour la plupart reçu une bonne et sérieuse

culture profane. Origène pas plus que Tertullien n'étaient des autodidactes. Par tactique, nombre d'entre eux affectaient d'opposer la vanité des ornements littéraires, recherchés dans ce cas pour eux-mêmes, à la noble simplicité des Ecritures nourries d'une pensée divine. En exagérant un défaut réel et en disqualifiant l'art du style avec quelque excès, ils voulaient défendre les Saints Livres méprisés par les rhéteurs païens et détourner la curiosité des fidèles, d'oeuvres bien écrites mais vides de vérité. Dans leur zèle pastoral ils étaient si affirmatifs qu'on les prit au mot et que l'on considéra comme une décadence la transformation de la langue opérée de façon vivante sous l'influence du christianisme. L'étude attentive des auteurs chrétiens des cinq premiers siècles montre au contraire que sous la rigoureuse impulsion d'un Tertullien chez les Latins, d'un Origène chez les Grecs, conscients de s'adresser, les uns aux personnes cultivées, les autres aux simples mais pour leur faire entendre une vérité qui ne souffre rien de médiocre, ils avaient, tout en déclarant mépriser le prestige du bien dire, un souci réel « d'insinuer par l'art » les idées qui leur étaient chères.

On prétendait néanmoins: il y a divorce entre l'antiquité classique et l'antiquité patristique, et cette dernière est coupée de tout ce qui faisait, à cette époque même, l'essentiel de la civilisation. Mais cela n'est point vrai. Les Pères ont des titres authentiques à représenter la culture antique. L'éducation de tous les Latins était sensiblement la même au temps d'Auguste et au temps de saint Jérôme. Durant les beaux et grands siècles de Rome, le christianisme prend pied, et lorsque l'empire romain s'effondre en Occident, l'Eglise est devenue maîtresse de la transformation que sa doctrine devait opérer dans les esprits et dans le langage. C'est alors, et sous cette forme, par un vrai renversement des rôles, que le divorce s'avère: dans la pensée,

dans la manière d'exprimer la vie, dans le renouvellement des âmes.

En Orient, le cas est plus simple, puisque dès le III^e siècle les Pères Grecs font grande figure et qu'au IV^e, le césaro-papisme byzantin les reconnaît comme les principaux interprètes de l'intellectualisme hellénique (1). En Occident, alors que les maîtres païens, ceux qui restent dans la pure tradition, comme un Fronton, précepteur de Marc-Aurèle, ou un rhéteur comme Apulée, s'épuisent dans une stérilité verbeuse et une élégance de façade, les auteurs chrétiens seuls veulent quelque chose de précis et, sous leur forme qui semble dédaigneuse des ornements brille l'idée féconde. Dans l'âpreté d'un Tertullien, ce fougueux avocat qui défendait l'Eglise en outrant quelquefois sa doctrine, on trouve une joie franche et belle qui s'incruste en formules nettes et les fait briller au soleil d'Afrique. Dans la ténacité de Cyprien, soucieux des droits de la monarchie épiscopale, mais fidèlement tourné vers l'Eglise romaine, on sent l'audace paisible, la sécurité d'une possession bien consciente de ses devoirs, un sens des obligations de la doctrine chrétienne qui animent ses écrits plus et mieux, incontestablement, que les habiletés d'un rhéteur à la mode. S. Ambroise manie le symbolisme avec une admirable délicatesse, telle que les meilleurs écrivains païens chantant la poésie de la nature n'étaient pas plus aimables ni plus purs. S. Léon frappe des expressions synthétiques, autrement nourries de substance, et autrement cadencées même, que celles des juristes de la belle époque. Et que dire de la noblesse, de la majesté de son style!

(1) On notera volontiers que si pour les Orientaux, l'étude des Pères de leur pays et de leur langue devrait être un excellent moyen de comprendre l'Eglise Catholique et de revenir à l'unité romaine, pour nous, Latins, l'étude des Pères d'Orient est sûrement une des meilleures façons de nous rapprocher de nos frères séparés. A ce rapprochement concourt de la manière la plus heureuse la Collection des *Orientalia christiana* publiée par l'Institut pontifical oriental de Rome. Théologie, liturgie, histoire et patrologie, rien n'est omis de ce qui peut nous faire connaître exactement l'Orient.

Qu'il n'y ait donc plus d'équivoque sur la culture générale des Pères. On dit aisément, aujourd'hui comme jadis, que les défenseurs de l'Eglise sont de faibles moyens et de formation littéraire déficiente. Ceux qui sont dévoués à l'apostolat de la vérité doctrinale passent pour jeter un insouciant défi au beau langage. Si l'on songeait au respect qu'ils doivent à la doctrine et aux esprits qu'ils servent, on serait moins prompt à rééditer un jugement aussi gratuit... du moins en ce qui concerne les Anciens que l'Eglise a accredités. Leur défi aux beautés secondaires n'est bien souvent qu'une tactique. Tels des hommes sûrs de leur effet, parce que le grand attrait de leurs écrits naît de leur sincérité profonde et de l'atmosphère de vérité dans laquelle ils évoluent. Au contraire des autres, même des grands Classiques qui ne cherchaient qu'à se délasser dans le commerce des lettres, eux s'en servent comme d'un levier pour hausser les âmes jusqu'au vrai substantiel. Le rôle de paternité que nous leur reconnaissons, ils en sentaient obscurément le prolongement historique, et « tout leur être moral » était engagé dans leurs écrits.

Enfin, sans avouer qu'ils prennent garde aux recettes littéraires, ils s'en serviront au besoin — un saint Jérôme, par exemple — mais virilement, afin de mieux agir dans le champ des esprits, car le charme aussi, opère pour le bien. Ainsi les Israélites, dit saint Grégoire, descendaient dans le camp des Philistins pour y aiguïser leurs charrues. De sorte que l'examen historique de la littérature ancienne de l'Eglise prouve ceci: dès la fin du Ier siècle, la littérature latine dépérissait, elle s'usait, elle était supplantée par le grec; or, ce sont les auteurs chrétiens qui l'ont relevée, ils lui ont infusé la force et les qualités de leur foi, ils l'ont animée, ils l'ont enrichie à travers les péripéties de l'existence de leur Eglise. Et chez les Grecs le contraste n'est-il pas encore plus grand entre la pauvreté du IIIe siècle païen et la richesse des Pères Cappadociens? De cet afflux d'idées

neuves, la littérature reçut des mots nouveaux — et de ces préoccupations elle reçut des formes nouvelles. Cela est-il la marque d'une décadence?

*
* *
*

Plus que de raison on s'est étendu sur l'argument d'ordre littéraire opposé à l'étude des Pères, parce que, plus ou moins latent il répond aux défiances de l'élite intellectuelle. D'autres objections existent, et en vérité sont plus spécieuses — car il nous importerait peu que la culture des Pères fût ou non approfondie, s'il était avéré que, même bons lettrés, ils ne peuvent plus répondre aux besoins de nos âmes.

Loin de mépriser les satisfactions délicates de l'humanisme, nous les jugeons pourtant secondaires. Les Pères doivent être pour nous des maîtres de pensée chrétienne, de sens chrétien, ou nous les laisserons de côté. Or, ils sont, on peut l'affirmer, des maîtres de sens chrétien, d'abord en nous retraçant la primitive histoire, l'histoire quasi idéale du christianisme, et en nous rendant toute vivante et chaude l'atmosphère de ces temps héroïques. Comment ne pas se sentir ému en feuilletant des archives où l'on surprend dans sa vérité simple l'histoire de sa famille? La vie d'êtres aimés y palpite encore et l'on y suit dans la sincérité de leurs réactions, ceux dont le souvenir ailleurs se refroidit. Les oeuvres des Pères sont pour nous des archives de première valeur.

Voici par exemple les lettres d'un Ignace d'Antioche. Avec elles nous faisons le dernier voyage et nous entendons les dernières recommandations d'un martyr. Mieux encore: nous prenons sur le vif les relations hiérarchiques de l'Eglise. Qui a mieux parlé que cet évêque intrépide et tendre de l'union des fidèles à leur pasteur, de l'unité du clergé avec

son pontife? On ne sait ce qui frappe le plus, dans ses lettres, de la beauté de son âme ardente, de la pureté « jalouse » de sa foi, de la sollicitude et de la délicatesse qu'il a pour ceux qui lui sont confiés, du respect enfin et de l'amour qu'il porte à l'Eglise romaine sous les yeux de laquelle il va être immolé. Il écrivait vers l'an 110. Si de telles lettres étaient écrites aujourd'hui, on en serait enthousiasmé!

Cinquante ans après lui, voici l'Apologiste Justin. Il s'adresse à son empereur qui passe pour philosophe. Lui aussi, Justin est « un philosophe ». Non certes que nous puissions le comparer à saint Augustin — le seul philosophe hors de pair, ont dit de grands esprits, qu'ait produit le christianisme ⁽¹⁾ — ou à S. Jean Damascène qui intégra le premier l'Aristotélisme dans la philosophie chrétienne. ⁽²⁾ Il est encore plus loin, surtout par la méthode, d'un S. Anselme, d'un S. Bonaventure, d'un S. Thomas. Il ne manie pas le raisonnement avec une logique sans défaut; mais avec une conviction touchante, il se porte garant de la noblesse des moeurs chrétiennes, il exalte la beauté harmonieuse d'une doctrine qui laisse loin derrière elle épicuriens et stoïciens — nous dirions aujourd'hui l'Évolutionisme émanatiste ou l'Agnosticisme — enfin il décrit le sacrifice chrétien.

Très différents l'un de l'autre, et tous deux très imparfaits du point de vue didactique, ces deux Anciens sont des témoins également véridiques et — chose remarquable, également actuels. Depuis trente ans, en effet, et grâce au renouveau liturgique, deux points de doctrine ont été gran-

(1) Cf. Boyer: *Essai sur la doctrine de saint Augustin*, chez Beauchesne (Paris 1932). Dans la « bibliothèque de théologie positive » publiée par le même éditeur, plusieurs ouvrages remarquables ont beaucoup éclairé le domaine des études patristiques.

(2) *N. D. L. R.* Nous croyons que c'est donner beaucoup trop à S. Jean Damascène, qui, en réalité, s'est borné à emprunter des définitions à Aristote.

dement élucidés par les théologiens et sont beaucoup mieux connus des fidèles: l'ecclésiologie et la notion du sacrifice eucharistique. Et précisément, théologiens et liturgistes ont dû s'appuyer sur ces deux Pères vénérables. Nous-mêmes, retrouverions dans leurs pages, outre des préoccupations qui nous importent, la substance de notre foi allant au rythme de nos âmes. Ce qui leur est cher, ce qu'ils ont défendu jusqu'au seuil de la mort, cela même s'agite au fond de nos pensées. Or ils l'ont défendu avec une vaillance lucide et une justesse essentielle, de nature à nous éduquer.

Mais, pour vibrant qu'il soit, le témoignage pourrait paraître simpliste. Chez beaucoup de Pères il se double d'un précieux enseignement. Avant toute autre la science de l'Écriture. On ne niera point que notre exégèse moderne ait une éminente qualité, qui nous assure le maximum de garanties textuelles et le minimum d'interprétations aléatoires: la précision scientifique. Entrés dans cette voie à la suite des Hérétiques divers, pour nous mesurer avec eux, les rectifier, les convaincre, pour rétablir la vérité, tout en montrant que nous sommes aussi capables de défendre notre doctrine et les trésors traditionnels de la Révélation, nous avons fait aussi bien et mieux qu'eux. Il n'est pas nécessaire de citer ici à l'appui d'une telle affirmation, d'autre nom français que celui du R. P. Lagrange, O.P., universellement admiré par les savants eux-mêmes et qui fait le plus grand honneur à l'exégèse catholique contemporaine. Un des rares commentateurs de l'Écriture qui ait su, particulièrement dans ses dernières oeuvres, allier les avantages d'une méthode rigoureusement observée, à cette succulente moelle dont ne peut se passer une foi profonde. Peu, à notre époque, réussissent cet alliage, alors que beaucoup rendent à l'apologétique des services signalés.

Il faut pourtant se souvenir que l'Écriture, parole divine, demande à être méditée, lue en esprit de prière,

savourée en silence. Son prestige et sa vérité ne gagneraient rien à une crédulité mal éclairée; néanmoins l'inspiration a droit à notre amour, à notre soumission filiale et non pas seulement à un scrupuleux respect. Les Pères, moins soucieux que nous peut-être — et encore, cela est-il sûr ? — de la minutie du sens littéral ont excellé plus que nous dans la manière d'aborder les divines lettres, de les traiter, de les mettre en lumière. Ces hommes si occupés pour la plupart dans les nécessités d'un ministère écrasant, ces hommes unissant aux charges diverses de l'épiscopat, des soucis particuliers de controverses et des soucis quelquefois lourds de politique, ces hommes qui, de toutes façons, luttaient pour leur peuple à une époque de bouleversements angoissants, ces géants bravant l'exil comme Athanase, Hilaire ou Chrysostome, ou résistant à la colère du prince comme Cyrille d'Alexandrie, aussi bien qu'aux embûches des ennemis de leur foi comme Augustin, Léon ou Grégoire le Grand, trouvaient le temps cependant de scruter les mystères des Livres Sacrés et d'en faire tellement leur bien propre que les moindres de leurs écrits sont pour ainsi dire coulés de citations appropriées du texte inspiré.

Ils le citent avec un à propos que nous ignorons, ils le manient avec une sollicitude toute simple que nous envions, ils l'expliquent avec une clarté, un enthousiasme, une variété, un sens de la vie, que nous admirons, non peut-être sans quelque dépit. Nous avons beau dire que leur amour de l'allégorie — chez S. Augustin, par exemple — est poussé bien loin, que les virtuosités d'un S. Jérôme sont pointilleuses, que les applications morales d'un Hermas sont surprenantes ou celles d'un S. Chrysostome un peu subtiles, et même que le symbolisme des nombres les conduit parfois à des puérités: nous n'en devons pas moins convenir que la familiarité de la Bible leur est un apanage. Ils font corps avec elle; leurs oeuvres sont à ce Livre par excellence,

un peu ce qu'est à la ville la ceinture de ses faubourgs: ils la prolongent et la gardent en même temps.

Leur secret? « Les Pères, dit Bossuet, étaient attentifs au vénérable style de l'Esprit Saint » et attentifs aussi aux besoins actuels des âmes. Pénétrant hardiment au cœur du sujet, qui est Dieu et son Christ — quels commentaires plus riches que ceux de l'Evêque d'Hippone sur les Psaumes, quelle glose plus nette que celle de Cassiodore sur le Psautier, quelle explication d'un charme plus substantiel que celle de S. Ambroise sur l'évangile de S. Luc? — ils y puisent vraiment ce qui peut donner « le goût de la nourriture biblique ». A cela même on voit qu'ils furent et qu'ils restent des modèles d'orateurs sacrés.

Notre époque est avide de nouvelles formules d'éloquence de la chaire. Les conditions d'existence, les préoccupations habituelles, les termes de comparaison, les mobiles du goût, tout cela exige pour l'enseignement catéchétique, des paroles dans lesquelles il y ait de la fraîcheur, de la jeunesse, de l'énergie créatrice, en un mot: une adaptation à ces natures qui redoutent d'être leurrées et qui ont l'horreur de tout arsenal conventionnel! Nous devons liquider certaines méthodes désuètes. Qui nous y aidera mieux que les Pères?

On va croire au paradoxe. On aurait tort. Rien de moins conventionnel que la forme oratoire des Pères, rien de plus proche des auditeurs. Leur sujet fait certainement le fond de méditations assidues, mais ils le développent suivant l'inspiration que la chaire même suscite et souvent, au gré des impressions produites sur l'auditoire, et de ses réactions. S. Augustin saura mettre à profit l'émotion du peuple touché par l'évocation de la mort. Un autre lui tire des larmes par son onction; S. Jean Chrysostome prolonge souvent ses entretiens pour l'édification et le plaisir de ceux qui l'écoutent; S. Grégoire ne s'interdit pas les allusions aux

événements, voire aux coïncidences de la journée. Tout montre, lorsqu'on examine leur méthode, qu'ils savaient être modernes au sens le plus juste et le plus fécond de ce terme. Ils se tenaient proches de leurs fidèles et les tenaient en haleine par une adaptation très souple, à leurs nécessités, à leurs habitudes, à leurs images.

Du reste, ce louable souci ne diminue pas leur valeur théologique. Ici la part devra être faite, de leurs tâtonnements, de leurs lacunes; mais combien riches ils demeurent et avec quelle jaillissante variété ils sertissent la doctrine! Le théologien apprendrait d'eux comment on conduit les dogmes, à travers des labeurs, des luttes héroïques, des angoisses inexprimables, jusqu'à leur claire formulation. Quand on s'est rendu compte de la constance d'Athanase et de son intrépidité à venger les blasphèmes d'Arius, il semble qu'on entre mieux dans le vif du mystère de l'Incarnation. On le pénètre mieux encore, s'il se peut dire, lorsqu'on a suivi les péripéties de la lutte anti-arienne jusqu'aux habiles manoeuvres de S. Hilaire. Pendant quarante ans, obstiné pour la vérité qu'il enferme dans une formule, Athanase a bataillé. Indomptable, il a porté de rudes coups à l'hérésie et forcé l'admiration de tous. Il en est pourtant qui jugent ses mots trop rigides, sa formule trop étroite. Et en effet, tant que les termes indispensables à la philosophie chrétienne n'auront pas été déterminés sans conteste, les uns accuseront les autres de libéralisme et ceux-ci traiteront les premiers d'intégraux. Ainsi en fut-il tant qu'on ne put s'entendre sur le sens des mots: essence, nature, hypostase. D'un côté « l'homousios » d'Athanase, de l'autre « l'homoiousios » qui ne semble pas, même interprété avec indulgence, sauvegarder clairement l'unité substantielle du Père et du Fils: Hilaire dont la foi toujours ferme se complaît dans une intelligence souple et amie de la conciliation, met au service de la lumière ses ressources pacifiantes. Sans désavouer ni l'un ni l'autre mot, sans équivoquer

d'ailleurs sur la doctrine, il trouve un terrain d'entente pour les bonnes volontés et tire d'une pénible ornière la théologie de la consubstantialité du Père et du Fils et même la question trinitaire dans son entier. C'est également et surtout, on ne l'ignore pas, aux trois grands Pères Cappadociens: Basile et les deux Grégoires, que ce dogme fondamental dut d'être fixé dans son expression. Ces trois Pères, amis fraternels, se complétaient admirablement: l'un, Grégoire de Nazianze, théologien spéculatif, plus certainement qu'homme apte à gouverner les autres, le second, Grégoire de Nysse, surtout philosophe, et le troisième Basile, écrivain et homme d'action, orateur et maître d'ascétisme, théologien du Saint Esprit. De leurs oeuvres combinées on peut tirer une doctrine de la vie chrétienne achevée dans ses lignes essentielles.

Presque toujours c'était la polémique contre l'hérésie qui permettait aux Pères de faire progresser l'intelligence de la vérité dogmatique, ou aussi d'en garder la tradition. Si tous les grands évêques ou écrivains de l'Ecole d'Antioche luttent pour enrichir l'Eglise des précisions théologiques, on peut noter peut-être avec raison que les Alexandrins, pourtant bien spéculatifs en général, avaient un goût marqué de la tradition. C'est en tout cas, ce que l'on peut dire de l'inflexible Epiphane, plus érudit certes que penseur, vigilant gardien de l'orthodoxie dans les querelles origénistes. Chose remarquable: même les moins conciliants d'entre eux offrent dans l'apologétique des modèles que l'on peut en partie imiter de nos jours. Quels sont ceux, par exemple, qui ne cherchent pas tout d'abord à clarifier la question litigieuse, et qui n'ont pas le souci de faire déborder l'amour de la vérité au delà des obstacles d'ordre personnel? Il y a souvent des méprises et des illusions sur ce point. Une réputation d'atrabilaire ou d'agresseur, faite à tel ami déterminé de la pureté doctrinale, écarte de lui bien des esprits qui auraient profit au contact de sa fermeté. La paix ray-

onnante d'un Ambroise, la douceur enveloppante d'un Augustin, qu'il ne faut pas interpréter comme de la mièvrerie individualiste, ne condamnent en rien l'énergique résolution de S. Jérôme, lequel sait fort bien allier la tendresse à l'austérité, la délicatesse à la droiture et ne ressemble point à un censeur jaloux.

Mais ce sont là questions de tempérament. Il n'est ni indifférent de les connaître, ni raisonnable de les disproportionner. L'important est de voir dans l'ensemble des Pères, des commentateurs variés et vivants de l'Écriture, des éducateurs de la foi, des adeptes fervents de la liturgie, ou plutôt, des types achevés d'esprit chrétien allant et conduisant à Dieu par la voie la plus authentique qu'est l'Église et vivant intensément de la vie chrétienne qu'est par excellence la vie liturgique. Sous les dons multiples de toutes ces personnalités on retrouve toujours deux préoccupations essentielles: la première est de vivre à plein la vie divine dont les chrétiens sont participants du fait de leur baptême et qu'entretient en eux la vivifiante harmonie sacramentaire; la seconde est de servir l'Église et de la défendre avec un dévouement entier, de la parer et de la faire connaître avec un amour filial. Plus ou moins visibles, mais toujours très profonds en eux, ces deux sentiments animent tous les Pères. De là viennent les notes caractéristiques de leur doctrine spirituelle. Vivant sans cesse, par leur contact avec l'Écriture et les Saints Mystères, en face de la Trinité Sainte et du Sacrifice rédempteur, ils ne minimisent rien de ce qui touche à l'économie divine: le naturalisme et même toute tendance individualiste leur sont inconnus. Au contraire leur activité s'élève et se concentre sous l'empire de la vertu de religion; dans leur apologétique comme dans leur exégèse, dans leurs élucidations théologiques comme dans leurs conseils d'ascétisme, tout va en fonction du culte divin. Et c'est pourquoi leur spiritualité si forte et, généralement parlant si sage, lie solidement les vertus morales aux

vertus théologiques. Avec un sens liturgique affiné — qui pourrait donc mieux que leurs homélies, donner le sens des fêtes liturgiques et des grands mystères du cycle? — ils rappellent à chaque instant que l'exercice normal du Corps mystique se décèle par la foi, l'espérance et la charité.

Si notre foi est peureuse, parce qu'elle est encombrée de préoccupations utilitaires; si notre prière est faible et capricieuse, parce qu'elle s'enlise dans les revendications de notre individualisme concentré sur lui-même; si notre espérance est courte, si notre charité est souvent engagée dans l'équivoque, parce qu'elle n'a pas mis en nous l'ordre hiérarchique auquel doit être soumis le choix de la volonté, cela vient de ce que nous ne « réalisons » plus distinctement le premier devoir de la créature. Or ce premier devoir est de rendre le culte à la divine Trinité. Les Pères l'avaient compris...

Pour apprendre « la prière pure », adressons-nous à Cassien. Allons demander conseils et exemples à un Ephrem, ce doux contemplatif — à un Didyme, cet « aveugle clairvoyant », écho du grand Origène, mais plus sûr que lui — ou bien encore, à ces Pères du Désert dont l'héroïsme n'est pas de tous points inimitable et qui nous rappelleraient au moins que la vertu de force est nécessaire au service de Dieu.

Si nous nous persuadions qu'en somme ils ne sont pas si lointains de nos âmes, ces Pères qui ont profondément connu l'âme humaine et paisiblement observé les moeurs divines... si nous consentions à voir que leur « réalisme savoureux » tonifierait notre vie et, au lieu de la river à nos faiblesses, la tournerait vers les hauteurs... si nous songions qu'en allant au plus intime du coeur de l'Eglise, on est sûr de les trouver...

Dom J. DE VATHAIRE, O.S.B.

Jeunes filles modernes... pourquoi pas?

Et d'abord, commençons par définir. Rien n'est plus utile pour se comprendre, et pour comprendre.

Si, par moderne, on entend, comme on le fait généralement, un type de jeune fille en laquelle on accumule comme à plaisir tous les défauts du temps, toutes les audaces des modes et de la toilette, toutes les hardiesses du langage et de l'attitude, les extravagances de la pensée, les excentricités du goût, de la démarche, du maintien, que sais-je encore? de ce type-là, ni vous ni moi ne voulons à aucun prix, et au lieu du « pourquoi pas » qui suit le mot « modernes » dans le titre de cet article c'est un *non* énergique et absolu que nous aurions mis.

Car ce type de jeune fille est radicalement opposé à celui que doivent réaliser des jeunes filles chrétiennes, et il est bien entendu que c'est de ces dernières que nous nous occupons pour nous demander s'il n'y a pas pour elles un devoir et le moyen de rester chrétiennes, tout en étant modernes.

C'est ce à quoi l'on ne songe pas assez, surtout quand à ce tableau de la jeune fille dite moderne, tableau poussé au noir, et qu'il serait plus exact peut-être de pousser au « rouge », on oppose, et c'est ce que l'on fait souvent, le tableau de la jeune fille d'autrefois, qui se présente constamment parée de toutes les vertus, auréolées des plus belles qualités d'âme, d'esprit de cœur, etc.

C'est en effet une tendance très humaine et donc fort ancienne — déjà chez les Latins Horace appelait le vieil-

lard « *laudator temporis acti* », qui aime à louer le temps passé — c'est une tendance, dis-je, très humaine, pour qui a vécu un peu, d'idéaliser à plaisir choses et gens du passé; et le sentiment que l'on éprouve alors se traduit par des formules de ce genre: Ah! autrefois on n'agissait pas ainsi! Ah! de mon temps, comme tout était mieux!

Je crois que, comme il arrive d'ordinaire, la vérité se tient entre les deux extrêmes, et que, pour emprunter le langage de Racine, toutes les jeunes filles d'hier ne méritent pas cet excès d'honneur, de même que toutes celles d'aujourd'hui ne méritent pas cette indignité.

Lesquelles valent mieux? Question complexe et délicate et qui demanderait une réponse pleine de nuances.

Si l'on pose la question à des jeunes filles d'aujourd'hui, elles diront que ce sont elles, et l'on sourira en se disant qu'elles sont intéressées à répondre ainsi, et que d'ailleurs personne n'est juge dans sa propre cause. C'est juste, mais si l'on pose la question à d'autres, et non à ces auteurs à la mode, ne se préoccupant, pour eux et pour les autres, d'aucune règle morale, mais à un romancier catholique très au courant de la psychologie féminine de son temps et de tous les temps, Henry Bordeaux, quelle sera la réponse? Dans son dernier recueil, « *Les Ondes amoureuses* », il arrive à une conclusion favorable à la jeune fille d'aujourd'hui. « Il « a groupé, écrit le P. Mondadon, en face de mondaines « frivoles, habituelles figurantes des tragédies ou tragi-
« comédies sentimentales, divers types de femmes où vous
« reconnaîtrez constance, dévouement, charité, finesse, bon
« sens pratique, les antiques vertus, aussi vivaces qu'elles
« furent jamais. Avec lui, rendant hommage à ces vaillan-
« tes, qu'une énergie soutenue porte et maintient aux pre-
« miers rangs dans l'étude comme dans le sport, nous con-
« clurons que, si certaines vierges folles donnent par leur
« propos effrontés et leur trop libres allures des armes à

« la malveillance, il ne semble pas, tout compte fait, y avoir
« beaucoup plus de brebis galeuses aujourd'hui qu'hier ».

Le même auteur résume ainsi l'analyse du livre de Maurice Bedel, « L'Amour camarade », où sont saisies et dépeintes toutes façons d'agir nouvelles de la jeune fille en fait de mariage: « Partout donc audace, initiative, ar-
« deur de connaître et de lutter et de conquérir. Mais
« laissons au choc du réel tomber la franfreluche, mais re-
« gardons sous le fard et derrière les phrases apprises,
« nous découvrons aussitôt, tendre et grave, incliné vers
« les tâches médiocres, attentif aux raccommodages et au
« pot-au-feu, en même temps qu'éclairé d'une lueur de son-
« ge, tel en un mot qu'il sourit dans les portraits des mères-
« grands, le visage toujours pareil de l'amour. Si le dehors,
« en effet, sous l'influence tyrannique des modes, varie sans
« cesse, le cœur, au fond, reste le même, ardent, vibrant,
« crédule, naïf et non pas insensible comme il feint de l'être,
« ni sceptique, ni le moins du monde cynique.

« Bien plus, quand nous comparons notre époque avec
« le passé, maintes similitudes éclatent que l'on ne soup-
« çonnait pas. Comme le note M. Bedel « ce phénomène
« contemporain à la fois entreprenant et réservé, hardi et
« prudent, conquérant et temporisateur, aimant le risque
« mais précautionneux, et portant encore assez de jupe pour
« qu'on reconnaisse en lui une femme, ce prénomène ou
« ce monstre, à savoir « la jeune fille 1930 », continue la
« tradition et imite l'exemple de lointaines aïeules ».

Et comme conclusion générale de son article, le P. Mondadon écrit :

« Les Françaises du XVII^e siècle ont frayé, au gré
« d'humeurs parfois extravagantes, mille téméraires chemins,
« et elles y ont marché si avant que leurs arrières-petites-
« filles auraient peine à les rejoindre... Il s'en faut que les
« évènements s'enchaînent jamais sur la terre comme dans

« le meilleur des mondes possibles. Tout pesé, le 17^e siècle
 « valut-il mieux que notre époque ? Nous aurions tort
 « d'attribuer au passé tout le bien et au présent tout le mal ;
 « jusqu'à la fin des temps, bien et mal se mêleront... Ne
 « soyons ni optimistes, ni pessimistes ; contents de la place
 « où Dieu nous met, sachons seulement faire de notre mieux.
 « *Posui vos ut eatis et fructum afferatis*. Le bon sens et,
 « avec lui, ô Candide, la sagesse chrétienne, invitent chaque
 « homme, aujourd'hui ainsi qu'autrefois, à cultiver son jar-
 din ». (1)

La question, on le voit, est complexe et vaut mieux n'avoir pas à établir un palmarès où serait proclamée la valeur respective de la jeune fille d'hier et de celle d'aujourd'hui.

*
* * *

Notre tâche est, en un sens, plus simple, surtout si l'on s'entend bien sur le sens que nous donnons à ce mot « moderne ». Quel est ce sens ? Mais c'est celui qu'il a dans tous les dictionnaires, le sens qu'on lui donne toujours dans le cours ordinaire des conversations. Etre moderne, c'est être de son temps. Mais avec l'expression « il faut être de son temps », nous voilà encore en face d'une de ces formules à double interprétation, condamnable dans certains cas, acceptable dans d'autres, et que l'on ne peut donc rejeter à priori et en bloc. Si c'est sagesse d'en écarter certains aspects, ce n'est pas moins sagesse d'en retenir ce qu'elle a de bon.

Etre de son temps, c'est d'abord ne pas *bouder* par principe son temps, n'en pas voir que les mauvais côtés, les tares ou les vices, l'ivraie, et jamais le bon grain. Mais ceci n'est que négatif. Etre de son temps, c'est de plus *l'aimer*, étant celui que la Providence a choisi pour nous.

(1) Etudes, 20 mars 1933, p. 579 : Les Françaises au XVII^e siècle.

C'est le *connaître* pour s'y adapter dans la mesure où la loi morale et le sens bien compris des convenances l'exigent. Il y a en effet des contingences de vie dépendant du milieu, des pays, du temps, et qu'il serait inintelligent et d'ailleurs impossible de vouloir ignorer.

A ne pas s'adapter, on peut tomber dans le ridicule et un juste ridicule. A ne pas s'adapter, on s'isole en perdant le contact avec ses semblables, et c'est la mise en péril ou la mort de toute action féconde, de tout apostolat fructueux. Et il serait facile de montrer comment tout ce qui s'est fait de bien, dans l'Eglise ou l'humanité, par des hommes ou par des femmes, ne s'est pas fait sans qu'il y ait eu, de la part de ces hommes ou de ces femmes, un souci d'adaptation.

« S'adapter » ne veut pas dire d'ailleurs faire des concessions, s'abaisser à un niveau de vie inférieur ou à des habitudes condamnables, mais c'est parfois, et nous le montrerons, tenir compte de telle et telle situation et façonner d'après cette situation sa manière d'agir ou de penser.

Cette adaptation, nécessaire en tout temps, l'est plus encore quand le temps dans lequel on vit est plus exceptionnel, sort davantage de la banalité. C'est bien le cas du nôtre : « années tournantes », a dit le jeune écrivain Daniel-Rops des temps où nous vivons : « Que nous vivions aujourd'hui des années tournantes », il est, je pense, impossible d'en douter. Mais le mot recouvre « à présent une « réalité plus générale qu'il y a cent ans. Ce n'est pas du « sort d'un ou de plusieurs peuples qu'il s'agit; les destins « dont les fils à ce moment se renouent sont ceux de l'hu-
« manité entière, ceux de tout un ensemble de données, de « traditions, de croyances, sur lesquelles le monde a long-
« temps vécu ».

Quel abîme en effet entre hier et aujourd'hui! Des besoins inconnus jadis; la hiérarchie des valeurs bouleversée; un monde nouveau qui s'élabore ou qui s'enfante, et au milieu de quelles douleurs!

Or dans l'élaboration de ce monde nouveau, la femme a sa place marquée et une place considérable, car il y a en elle d'inimaginables puissances de vie qu'il serait injuste de ne pas reconnaître, et criminel de ne pas utiliser. Cette place, la femme ne l'occupera que si elle est, pour une certaine mesure, de son temps.

La société, d'ailleurs, a des dettes à l'égard de la femme. Il y eut, dans le passé, des injustices qui crient réparation. Etienne Lamy écrivait au début du XX^e siècle : « Le sentiment d'une dette envers la femme a grandi. Le siècle qui vient de finir l'a reconnue, et le bonheur de la femme apparaît, au siècle qui commence, comme une partie de la justice sociale. »

D'où, aspect nouveau de la question féminine ou féministe. Nous sommes loin du temps où le féminisme avait assez mauvaise presse et n'apparaissait guère que comme la revendication, violente et tumultueuse parfois, des droits électoraux pour la femme. Nous avons lu jadis cette définition : « Les féministes? ces femmes qui veulent voter et qui crèvent les tableaux à coups de parapluie! » C'était au temps des premières suffragettes anglaises!...

Faut-il ajouter que l'Eglise n'a pas attendu les revendications modernes en faveur de la femme pour lui donner tout ce à quoi elle a droit. Nous aurons l'occasion de le redire, mais dès maintenant, nous tenons à citer les paroles que, l'année dernière, le Pape Pie XI prononçait, en recevant le pèlerinage des dirigeantes de la Ligue patriotique des Françaises : « Vous êtes le petit nombre d'une grande élite, mais une partie imposante, car vous vous représentez l'avenir avec toutes ses incertitudes, mais aussi ses promesses qui deviennent la plus belle des certitudes. » Ainsi parlait le Pape.

Nous pouvons donc ajouter que les jeunes filles, les femmes de demain, seront à la hauteur de leur mission, si

elles sont, dans le meilleur sens du mot, des jeunes filles d'aujourd'hui, des jeunes filles modernes. Et pourquoi ne le seraient-elles pas?... aux conditions, du moins, que nous allons dire.

I

Un des caractères les plus marquants de la jeune fille dite moderne — et celui peut-être d'où découlent tous les autres — c'est l'indépendance, une indépendance qui se manifeste de bien des façons et dans les domaines les plus divers, et que traduit excellemment l'épithète dont se glorifient ces jeunes filles: elles sont des « émancipées ».

Indépendance vis-à-vis des habitudes, des coutumes, des parents, etc... On rapporte ce propos d'un père de famille: « Je ne sais plus ce que deviennent nos filles. Croiriez-vous que la mienne va, vient, sort, rentre, souvent fort tard, d'une surprise-partie ou d'une réunion dansante, sans que sa mère ou moi sachions, la plupart du temps, où elle est et ce qu'elle fait? Quand elle est près de nous, ce qui est rare, elle est aimable et correcte; mais on sent la « monade » ou le petit système clos de Leibnitz, murée dans son indépendance. J'aime à croire qu'elle est honnête, mais je ne sais rien de sa vie. A nos observations, elle répond qu'elle est majeure — vingt-deux ans — et libre de vivre sa vie à son gré. Bref, toutes les balivernes actuelles qui tuent le sens familial et démollissent le foyer. Nous ne savons plus que faire. » (1).

Nous sommes là évidemment en face d'une indépendance condamnable. La suivre, ce serait être de son temps, mais de la manière qu'il ne faut pas.

N'y aurait-il pas, une bonne indépendance, supposant une personnalité forte et éclairée et qui ne se laisserait pas éblouir par tout ce qui brille, séduire par tout ce qui attire, ébranler par tout ce qui entraîne: modes, opinions... etc.

(1) Mlle Cécile Jéglot: *L'Art d'être soi*.

Cette personnalité suppose la réflexion, qui permet de se faire un jugement à soi, de choisir son but et d'orienter sa vie; elle suppose, de plus, une volonté propre, une âme bien trempée, des énergies puissantes, qui ne sont pas de l'orgueil.

Une personnalité ainsi comprise ne fera pas de la jeune fille cette indépendante, « garçon manqué et mal élevé, « snobinette à l'affût de toutes les nouveautés, gaspilleuse « de vie au dehors, réaliste que rien ne touche sauf l'argent « ou son plaisir, esclave de la mode au mépris des convenances, ambitieuse seulement d'être dans le mouvement».¹

Or, cette bonne indépendance provenant d'une forte personnalité, les occasions de l'exercer ne manqueront pas à la jeune fille, à l'égard de ce qui tyrannise tant, les modes, par exemple.

Les modes, en effet, sont une des causes modernes de l'amointrissement de la délicatesse féminine. Il est sûr que les modes actuelles ont contribué à désaxer la société, à l'effriter moralement, tout en y ruinant le bon goût. Et cependant la mode est une chose charmante en soi, et qui a sa raison d'être, et qui donne du travail, c'est-à-dire de la moralité et du pain, à quantité de jeunes filles ou de femmes, qui emploient, à la concevoir et à la réaliser, les mille ressources de leur esprit et de leurs talents.

Mais sera-t-il dit qu'il y a incompatibilité entre la mode et les convenances et, concilier un certain modernisme ou une modernité de la mode avec le bon goût, les convenances et l'esprit chrétien, serait-ce entreprise impossible et irrémédiablement vouée à un échec?

Mlle Jéglot a dit sur ce sujet comme sur bien d'autres, les paroles définitives:

« Dans la mode, il est des toilettes charmantes, simples, « distinguées, seyantes à ravir et convenables tout autant.

« Et parmi celles qui ne le sont point, il suffirait quelquefois
« d'un rien, de quelques pouces ajoutés en long ou en large,
« pour leur donner ce même cachet. C'est donc qu'il est fort
« possible, à qui le veut, de s'habiller joliment et selon les
« convenances. »

Si « la façon de donner vaut mieux que ce que l'on
donne », dans la mode, il y a aussi « la façon » (soit dit
sans jeu de mots) ou si vous aimez mieux, la manière de les
porter. Mlle Jéglot écrit encore: « Il faut distinguer ce que
« l'on porte et la manière de le porter. Je ne suis pas loin
« de croire que si ces deux termes étaient unis en volume,
« le second entraînerait plus d'inconvenances que le premier.
« La même robe peut être correcte sur une personne et indé-
« cente sur une autre. Et telle femme dont la robe monte
« strictement au menton est parfois plus inconvenante qu'une
« autre décolletée. » C'est une affaire de tact, de goût. « De
la mode, ajoute Mlle Jéglot, la jeune fille doit prendre ce qui
lui convient, ce qui s'adapte à elle-même et aux convenances;
partant, elle est toujours distinguée. Elle peut admirer une
nouveau-té que son âge appelle, mais non toutes les nou-
veau-tés, au détriment du bon goût. »

Il est d'ailleurs bon de constater que la femme a non
seulement la liberté, mais souvent le devoir, de ne pas
négliger ce qui concerne le soin de son extérieur. S. François
de Sales l'avait dit et répété à sa Philothée, Mme de
Chamoisy, bien avant que Mlle Jéglot eut écrit: « Il y a
« vraiment des femmes qui ne rendent pas la piété attra-
« yante, ni la vertu aimable, même par leur toilette. »

N'est-ce pas le Souverain Pontife Pie XI lui-même qui,
au cours d'une audience dont il honora Mlle Jéglot, lui dit:
« Il faut qu'une femme soit élégante et distinguée pour être
« charmante et pour charmer. C'est son rôle. Mais dès
« qu'elle commence à perdre le sens du *convenable*, elle
« commence aussi à perdre de sa vertu et de son charme et
« à cesser de plaire. »

Et devant les dames du patriciat romain, Pie XI s'exprimait ainsi: « La femme peut être en même temps vertueuse et élégante. Oui, élégante, parce que, selon le mot d'un ancien poète chrétien, « pulchrior in pulchriore corpore veniens virtus », la vertu paraît plus belle lorsqu'elle s'ajoute à la beauté. Il y a aujourd'hui tant de richesse pauvre, pauvre des trésors les plus précieux, les plus inestimables. Il y en a trop qui ne savent plus où la modestie chrétienne dit: assez, où le devoir de l'édification, du bon exemple, le devoir de ne pas offenser une vertu jeune, inexpérimentée, pose une limite. Et cependant il manque quelque chose de délicat, quelque chose d'exquis à l'élégance même, lorsqu'elle outrepassse les confins de la vertu. »

Rome a parlé, la cause est entendue et l'on peut donc, dans les modes modernes, faire un choix judicieux et délicat.

La jeune fille qui a une personnalité propre aura des jugements personnels et saura que ce souci du *dernier cri* qui est à l'origine de bien des excès dans les habitudes, les costumes et les mœurs n'invente rien, et que pour être à la page, et même à la page suivante, on rétrograde souvent dans le plus lointain des passés. Le Pape le disait à Mlle Jégnot:

« Et puis, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Quand la femme se jette avec ardeur sur une mode, parce qu'elle la croit nouvelle, elle se trompe. Quand on étudie l'histoire, on constate que, pour le costume comme pour bien d'autres choses, on revient toujours, par des détours, aux mêmes points. »

Voici ce que notait, au XVe siècle, un censeur de mœurs féminines de ce temps: « La convoitise des femmes est si grande en ce siècle déplorable que, si l'on mettait sous la presse les rubis, les perles, les diamants, les perles, les chaînes d'or, les bracelets, les velours, les

« satins, les cotillons, les atours et les plumes qu'elles portent
« pour ornements de leur vanité, l'on verrait sortir des patri-
« moines tout entiers, des maisons toutes meublées, » et un
« autre de renchérir, d'invectiver « les pécheresses fardées »,
« d'interroger avec effroi quel « trésor phrygien » payera
« la note des eaux de senteurs, huiles et poudres, nécessaires
« à leur toilette. »

S. Cyprien, il y a 1 700 ans, s'élevait contre « l'art de
teindre en noir les sourcils et de colorer les joues d'un rouge
mensonger. »

Il y a plus de 2 000 ans, les Romaines, après la conquête
de la Grèce, en s'initiant au luxe, se précipitèrent vers la
décadence. Bien avant encore, au temps même d'Abraham,
comme viennent de le prouver des fouilles récentes prati-
quées à Ur, en Chaldée, on usait des fards, des boîtes à
poudre... avec la houpette, s'il vous plaît! Ajouterons-nous,
avec Lucien Romier, dans *Promotion de la femme*, que
« l'usage des fards, est, en somme, si l'on y réfléchit bien,
une marque d'humilité chez la femme! »

Même les cheveux courts n'ont rien de moderne. Quand
après la guerre, il se fit sur tant de têtes féminines, une
hécatombe de nattes et de chignons, certains esprits s'en
indignèrent comme d'une chose sans précédent. Or au
printemps de 1671, les belles dames de la cour de Versailles
livrèrent leur chevelure aux ciseaux de Figaro. Mme de
Sévigné a bien soin d'en entretenir sa fille: elle est d'abord
indignée: « Il y en a, écrit-elle, que l'on voudrait souffleter...
tous les cheveux coupés sur la tête; une petite tête de chou
ronde, sans nulle autre chose sur les côtés; toute la tête nue
et hurlupée ». Telle Mme de Nevers. Mais voilà que la
duchesse de Sully et sa belle-soeur, la comtesse de Guiche,
lui paraissent charmantes sous la mode nouvelle. Alors,
changement d'avis, comme s'il y avait eu changement de
décor! Et le marquise passe de la critique à l'admiration.

C'est bien l'inconstance d'humeur, je ne dirai pas de la femme, mais de l'aimable marquise! Elle ne désire plus alors pour sa fille que le « huluberlu » qu'elle décrit ainsi: « Les cheveux coupés de chaque côté, d'étage en étage, « dont on fait de grosses boucles rondes et négligées, qui « ne viennent point plus bas qu'un doigt au-dessous de « l'oreille; cela fait quelque chose de fort jeune et de fort « joli, comme de gros bouquets de chaque côté. » (1).

Oh! si les miroirs de jadis pouvaient nous livrer quelques-uns de leurs secrets!

Mais bien avant le XVIIe siècle, on avait connu les cheveux coupés. N'a-t-on pas découvert en Egypte, dans la Vallée des Rois, un bas-relief représentant une princesse aux cheveux coupés court. Ceci nous reporte à près de 5 000 ans en arrière, puisque ladite princesse Ankh, était la petite-fille du constructeur de la Grande Pyramide. Est-ce par réaction que, dans l'âge suivant, les Egyptiennes portèrent ces immenses perruques, qu'eût envié Louis XIV pour sa royale tête?

Devant cette constatation que les modes se rajeunissent en se répétant, Mlle Jéglot parle ainsi à ses modernes amies: « Gare au cycle de la mode, et à la revanche des perruques! »

Certains disent, il est vrai, qu'Absalon n'aurait pu se pendre s'il avait eu les cheveux courts; à ceux-là d'ailleurs on peut répondre que Samson a perdu sa force pour ne pas les avoir conservés longs!

Il en est de même de la danse. Constatant que la danse répond à un instinct de l'être, Mlle Jéglot écrit: « Toute comparaison mise à part, ne voit-on pas le gros ours lui-même se dandiner d'une patte sur l'autre. » Elle ajoute: « Donc, tant que la terre tournera, l'humanité tournera avec et plus qu'elle. Nos ancêtres ont dansé, nos aïeules ont

(1) Ibid.

dansé, nos grand'mères et nos mères aussi. Eh! bien, dansons maintenant.» Et puis, ne sommes-nous pas en « des « années tournantes » ?

Mais il y a danse et danse. Les jeunes filles ne cessent pas d'être modernes en s'abstenant rigoureusement de certaines danses du jour, qui, en même temps qu'elles violent les convenances les plus élémentaires, sont également un défi pour l'art véritable, excepté, bien entendu, ce qu'on est convenu d'appeler « l'art nègre ». « Car ce n'est pas de l'art, « ne vous en déplaise, le tango et le reste, avec les rugissements du jazz-band, que vous affirmez indispensables, en « riant du piano de nos mères et des violons de nos grand'« mères. Ce n'est pas de l'art, cette masse informe qui « évolue devant moi et où je distingue tout juste deux têtes, « deux bras qui s'agrippent et deux autres qui semblent bras « de maîtres (il est vrai que nous portons le bracelet-« esclave). Jadis, c'était un fin plaisir de regarder une couple « danser. Danseur et danseuse en deux silhouettes distin-« guées, allaient, venaient, se rapprochaient, s'éloignaient, « se souriaient; on admirait la correction de l'un, la grâce « de l'autre... Mais aujourd'hui!

« A moins que vous ne dansiez suivant la manière, car « c'est la manière qui fait tout, la manière que j'ai vue à « plusieurs. On y rétablit... les distances; et, que ce soit en « un salon ou en un dancing, les deux silhouettes se dessi-« nent mieux et cela sort du banal, et c'est plus chic, plus « correct, un moindre mal.» (1).

II

Il y d'autres défauts modernes qu'expriment assez bien les mots de « garçonisme » ou de « manières garçonnières ». Mots nouveaux créés pour exprimer une mentalité nouvelle.

(1) D'après les *Etudes*, *loc. cit.*

C'est la liberté d'allures, de gestes, de langage, excluant toute réserve; la camaraderie dans laquelle les jeunes filles ont parfois plus d'audace que les jeunes gens; les conversations risquées, les grossières plaisanteries; les jeunes filles affectant de paraître plus mauvaises qu'elles ne sont; le manque de tenue, de prudence; les familiarités blessantes; les propos équivoques, etc.

Voici la pensée d'une de ces jeunes filles :

« La jeune fille veut avant tout sa *liberté*. Parler comme il lui plaît, de ce qui lui plaît, ... ne pas avoir de compte à rendre à personne. Elle est saine, franche et joyeuse. Elle a des amies et des « copains ». L'amie est critiquée ou prise comme confidente, selon le cas. Le copain, on le prend sous le bras et on l'appelle « mon vieux ».

« Bien des personnes, âgées pour la plupart, déplorent cette liberté de langage et d'allure. Cependant la nécessité de la vie actuelle qui oblige tant de femmes à travailler exige les sorties seules, la fréquentation de toutes sortes de gens. La liberté, si elle n'est pas mal employée, donnera l'initiative que n'avait certes pas la jeune fille d'autrefois. Elle saura se débrouiller. La jeune fille moderne ignore la timidité (à quelques rares exceptions près) elle est franche, crâne, elle a du sang-froid et même du toupet. Les jeunes gens ne lui baisent pas la main et ne lui feront pas une cour discrète et surveillée, car la jeune fille d'aujourd'hui gifle comme elle embrasse — en l'air, pour s'amuser. D'ailleurs elle n'aime pas, elle « flirte » et elle « plaque ». Elle n'a pas d'amitié, mais de la *camaraderie*.

« On n'a pas le temps de rêver : on va, on vient, on travaille, on sort, on se dévoue quelquefois... On joue au tennis, on nage, etc... On veut égaler l'homme. On se croit supérieures aux petites oies blanches d'autrefois, et, en réalité, on a beaucoup plus de personnalité. On fait le

« bien sans en avoir l'air, du même geste décidé avec lequel
« on envoie la balle dans le filet. » (1).

Le cardinal Verdier, archevêque de Paris, le constatait ainsi: « A l'égard de l'homme, au lieu de cette réserve et de
« cette pudeur qui faisaient jadis le charme de la jeune fille
« et assuraient à la fois sa pureté et son esprit de déférente
« collaboration, c'est aujourd'hui l'esprit de *camaraderie*, et
« un violent désir de penser, de vouloir, de vivre *en homme*.
« Les jeux, les vêtements, les goûts s'éloignent de plus en
« plus de cette allure féminine, faite de pudeur, de réserve,
« de grâce, et dont la jeune fille tirait son charme principal.
« Quelle sera demain, je vous le demande, l'attitude de la
« jeune fille à l'égard de l'homme? » (2).

N'y aurait-il pas moyen, sans sombrer dans l'affreux
« garçonnisme », de rester moderne en visant à acquérir
cette *virilité* d'âme, ou de caractère, nécessaire certes en
tout temps, mais que notre époque requiert peut-être avec
plus de rigueur qu'autrefois.

Mais se *viriliser*, n'est pas se *masculiniser*, et j'imagine
que la « femme forte » dont la Sainte Ecriture chante la
louange, n'a pas dépouillé, pour revêtir cette énergie, ses
qualités proprement féminines de charme et de douceur.

Etait-elle virile sainte Perpétue qui, livrée à une vache
furieuse, et lancée en l'air, retomba étendue sur le dos, et
put se relever en s'aidant de la main? Quel fut son premier
soin? De ramener sur elle sa tunique qui avait été déchirée,
et ce geste, elle le fait *pudoris patiens memor quam doloris*,
plus attentive à la modestie qu'à la douleur. Pourriez-vous
citer beaucoup d'hommes ayant au coeur la force de cette
femme? Force virile, s'il en fut, avec toute la délicatesse
dont est capable un coeur de femme.

(1) Cécile Jégnot: *L'Art d'être charmantes*.

(2) *Une jeune fille moderne peinte par elle-même*, à la suite d'une
enquête organisée par *Servir*, organe de la Ligue patriotique des Fran-
çaises, juin 1932, p. 1028.

Marie de l'Incarnation raconte sa traversée pour venir au Canada. Elle rencontre des périls sans nombre, et en particulier, une glace énorme qui sème l'effroi dans tout l'équipage. « Durant tout cet effroi, mon esprit et mon cœur étaient dans une paix et tranquillité aussi grandes qu'elles se pouvaient posséder: je ne ressentis pas un seul mouvement de frayeur. » Son âme avide de sacrifice se réjouissait d'ajouter au sacrifice de sa vie celui d'être privé de voir ses chers Sauvages. Quelle est sa préoccupation, quand elle se voit près de mourir? « Je disposai mes habits, afin que, lorsque le débris se ferait, je pusse n'être vue qu'avec décence. » Courage viril s'il en fut, et délicatesse féminine par excellence!

Que l'on ne s'y trompe pas d'ailleurs: par ces manières garçonnees, nos jeunes filles ne s'attireront pas la sympathie des jeunes gens. Hier encore, dans trois délicieux volumes qui forment une sorte de trilogie sur le mariage, *l'Idéal fiancé*, *l'Idéale fiancée*, *l'Idéal foyer*, publiés sous les auspices de l'admirable Association du Mariage Chrétien, fondée à Paris par l'abbé Viollet, Edward Montier recommandait au fiancé de choisir une fiancée *féminine*, virilisée sans doute, mais non masculinisée.

Cette virilité, constituée par une personnalité forte, tendra à maintenir chez la jeune fille la prédominance des puissances de la raison sur celles de la sensibilité et de l'imagination, et c'est dans cet ordre d'idées surtout que pour être moderne, elle s'adaptera, non pas en adoptant les mœurs du temps, mais en en tenant compte.

Expliquons-nous. Notre époque est le triomphe du machinisme industriel, ou commercial. L'idéal de trop de gens n'est plus la marche à l'étoile, étoile de l'étude désintéressée, étoile d'une profession exercée comme un sacerdoce, étoile d'une vie belle autant que bonne, mais une marche à l'argent, aux profits, petits et grands, grands surtout.

Les choses du sentiment passent à l'arrière-plan des préoccupations, utilitarisme d'abord! Nous ne dirons pas aux jeunes filles: mettez-vous à l'unisson de cette mentalité, mais nous leur dirons: tenez-en compte. A ne pas le faire, elles s'exposeraient à de graves ennuis. Qu'elles mettent dans leur vie moins de rêve peut-être et un peu plus d'esprit positif et de raison.

Le Rêve! On ne peut conseiller de le tuer; d'abord, parce que l'on n'avancerait à rien, et puis parce que c'est bon parfois; on n'a pas à l'apprendre aux jeunes filles.

Dans certaines vies, hélas! ce qu'il y a eu de meilleur, il faut bien l'avouer, n'est-ce pas souvent ce que le rêve y a mis, à défaut de la réalité qui fut parfois intraitable et dure. Il ne s'agit pas davantage de détruire la sensibilité. Ce n'est pas un idéal d'y tendre, pour une femme surtout, mais il faut la mettre à sa place, c'est-à-dire après la raison et la volonté.

Nous leur dirons donc: *assez de rêve* pour éviter le flirt... le flirt qui n'effeuille guère la petite fleur bleue, et qui a le plus grave inconvénient de compromettre ce qui, en elles, est si grand, ce que Mgr Tissier appelle « le ministère quasi divin de votre coeur ». Car le coeur le plus souvent n'intervient pas du tout dans ce genre de sport. La preuve? Ecoutez la confidence d'une professionnelle du flirt:

« Les hommes font assez souffrir les femmes. Avec le « flirt, la femme a le moyen de prendre sa revanche et de les « faire souffrir sans courir elle-même aucun risque. Elle « serait bien sotté de n'en point profiter. » (1)

Une autre avoue ingénument... ou cyniquement: « J'ai « des flirts, par exemple, une dizaine environ. Cela m'a- « muse et c'est tout. Puis, il m'en faut bien (encore cette « nécessité trompeuse) pour danser, aller et venir aux thés,

(1) Enquête de la revue *Servir*.

« aux réunions, aux parties de cocktails, où je ne prends
« rien et où les autres, plus ou moins, se grisent. » (1).

Et si par hasard, elles prenaient au sérieux leur flirt, qu'elles n'aillent pas s'imaginer que, de son côté, le jeune homme en fera nécessairement autant. Écoutons encore Mlle Jéglot: « C'est l'erreur de la jeune fille moderne... de
« croire qu'en se moquant de tout, et en flirtant avec rage,
« elle pipera un mari comme on pipe un oiseau. Elle ne
« fait que récréer un compagnon de jeu, un partenaire qui
« lui renvoie le volant, appréciant la joueuse, sans illusion
« sur la femme. La pauvre prend au sérieux ce qui, pour
« lui, n'est qu'amusement ou égoïsme; et c'est un fait connu
« qu'à de rares exceptions près, on n'épouse jamais son
« flirt, les deux côtés du flirt s'étant réciproquement jugés. »

De même que nous disons: *assez de rêve pour embellir la vie*, nous ajoutons: *pas trop de rêve pour ne pas s'exposer à des déceptions qui pourraient être douloureuses*.

Le meilleur moyen d'échapper aux désillusions, n'est-ce pas d'éviter d'abord les illusions?

Or, déceptions et désillusions, peut-être n'en seront-elles pas toujours à l'abri en se contentant de demander à l'homme d'être le prince charmant chargé d'éveiller à la vie la petite princesse endormie. Nous ne voudrions pas être injuste à l'égard du sexe masculin, mais comme on ne donne que ce qu'on a, ne serait-ce pas, dans le cas présent, exiger de l'homme plus qu'il ne peut souvent donner, surtout avec la mentalité actuelle?

La jeune fille moderne n'ignorera donc pas que la réalité de la vie se montre généralement tout autre que ne la présentent les contes charmants d'autrefois, qui commençaient par ces jolis mots: « Il était une fois... »

(La fin au prochain numéro)

Chan. Adrien GARNIER,
Professeur à l'Université Laval.

(1) *Servir*, juin 1932.

Le coq et le prédicateur d'après les anciens

Nos Pères du Moyen-Age avaient du tempérament. L'on a à maintes reprises, relevé chez eux la vigueur de la polémique dans les questions théologiques, le libre franc-parler dans les soutenances orales, la rouerie des échappatoires dans les mauvaises situations légales ou doctrinales; mais il est un aspect de leur personnalité sur lequel on a moins insisté et qu'on a même parfois méconnu, celui d'une richesse d'imagination sans égale qui dépasse, autant que leur pénétration d'esprit dans les sciences sacrées, toutes nos acquisitions modernes ⁽¹⁾. Si cet aspect ne prédomine pas dans les écrits de saint Thomas d'Aquin, nous le retrouvons à un degré étonnant dans les oeuvres de son maître, saint Albert le Grand, et ce n'est pas là le côté le moins intéressant et le moins instructif du génie du saint Docteur.

Expliquant à mes élèves au cours de l'année, le triple reniement de l'Apôtre Pierre dans le récit de la Passion selon saint Jean, un mouvement de curiosité joint à un motif de piété filiale, me porta à rechercher ce qu'avait écrit saint Albert le Grand sur le chant du coq, après lequel Pierre entra en lui-même et pleura son péché. Dans le commentaire

(1) « Aujourd'hui, nous nous vantons d'être mieux policés; encore la preuve n'est-elle point parfaite. Nous supportons la contradiction, mais notre tolérance générale ne va pas sans indifférence ou scepticisme. Nous avons reçu en héritage tant de biens matériels, que notre seule pensée est d'en jouir, de les répartir entre nous à notre avantage et nous ne voulons pas même admettre qu'ils puissent s'épuiser ou nous être ravés. Notre politesse est souvent l'effet d'une sève appauvrie. Notre esprit accueille des idées plus diverses, en plus grand nombre, mais à force de complexité et de subtilité, la pensée s'anéantit elle-même. Il nous reste le goût de la rhétorique, le souci de la forme ». Albert Garreau: *Saint Albert le Grand*, p. 21.

sur le IV^e Evangile, je ne trouvai rien de particulièrement intéressant concernant cette péricope (1). Mais m'étant référé au commentaire sur l'Evangile selon saint Luc, j'y découvris un singulier parallèle entre le coq et le prédicateur; sur quoi, un étudiant me prévint qu'il en avait déjà lu dans l'*Année dominicaine* (janvier 1932), un autre à peu près semblable (2). L'idée m'est venue de reproduire ici ces deux parallèles. J'aime à croire qu'ils intéresseront les lecteurs de la *Revue dominicaine* et ne seront pas sans fruit pour les prédicateurs de la Parole de Dieu. Je terminerai en concluant, par quelques notes caractéristiques, à la supériorité du parallèle de saint Albert le Grand.

PARALLELE PUBLIE PAR L'ANNEE DOMINICAINE

« Le coq, tout d'abord avant de chanter se bat les flancs; secondement pour chanter, il tend et élève le cou; de plus, il ne chante qu'à heures fixes; quatrièmement, il partage les graines avec sa basse-cour; cinquièmement, il attaque les autres coqs qui prétendent à quelque influence; sixièmement, à l'aide d'une membrane spéciale, il ferme les yeux contre l'intensité de la lumière solaire. Enfin à l'approche de la nuit, il monte sur son perchoir de bois d'où il ne descendra qu'au lever du jour.

(1) « Albert le Grand avait été mandé à Rome par le pape Alexandre IV, à propos de la querelle survenue entre l'Université de Paris et les Ordres mendiants: «Après la discussion et la solution des difficultés, dit Thomas de Champré, le Pape et tous les Cardinaux demandèrent à Maître Albert de leur exposer l'Evangile de saint Jean et les Epîtres canoniques». Albert le Grand fit cette exposition au milieu d'un concours dont on ne revit jamais le semblable. P. Berthier, O.P.; *Le Couvent de Sainte Sabine*, page 159. — Au sujet des commentaires de saint Albert le Grand sur les Evangiles: «Angelicum», Avr.-Sept. 1932. «Sanctus Albertus magnus evangeliorum interpres». R. P. J.-M. Vosté, O.P.

(2) Ce parallèle a été relevé par M. A. de Poorter, dans un manuscrit du XIII^e siècle conservé à la Bibliothèque municipale de Bruges; l'auteur est inconnu. *Revue d'histoire ecclésiastique*, Louvain, 1928, pp. 120-121. Nous citerons ici ce passage textuellement, tel que reproduit par l'*Année dominicaine*.

« Tout ceci convient point par point au bon prédicateur. Et d'abord, avant de prêcher, il doit se mortifier; secondement, il doit lever le cou bien haut, c'est-à-dire ne prêcher que des choses célestes et non terrestres; troisièmement, il ne doit pas prêcher à tout instant, mais quand le moment est venu et à des heures déterminées; quatrièmement, il doit volontiers communiquer sa science à autrui et faire profiter ses frères de ses livres sans imiter l'égoïsme de quelques-uns; cinquièmement, il doit attaquer les hérétiques et ne pas souffrir leur empiètement; sixièmement, il doit savoir fermer les yeux à l'éclat du succès; enfin au moment de la tentation, de la fatigue, quand on n'y voit plus rien, il doit se réfugier dans la pensée de la croix et de la Passion du Christ, comme en un haut gîte dont on ne descend que le danger passé.

« Le coq nous présente encore une particularité: avant de dresser le cou pour chanter, il s'incline un peu. Ce geste a sa réplique aussi dans la vie du prédicateur; avant de parler, il doit se pencher dans l'étude des arts libéraux, préambule nécessaire des sciences sacrées. Il doit apprendre d'abord la logique et la grammaire; former son esprit pour toujours aux règles de la droite pensée, pour s'élever ensuite à une science plus excellente... »

PARALLELE DE SAINT ALBERT LE GRAND ⁽¹⁾

De ce qu'au chant du coq, l'Apôtre Pierre rentre en lui-même pour se reconnaître coupable et pleurer son péché, cela signifie mystiquement que le pécheur doit se convertir à la voix du prédicateur en raison de six propriétés particulières au coq et qui doivent se retrouver chez le prédicateur. Premièrement, le coq se bat les flancs avant de chanter, ce qui symbolise la pénitence corporelle: « Je traite

⁽¹⁾ In Lucam, XXII, 60; édit. Borgnet, tom. 23, page 700. Nous donnons ici de ce passage une traduction large et légèrement paraphrasée.

durement mon corps et je le tiens en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé » (1).

Deuxièmement, le coq sonnait la distinction des heures... « le soir, ou au milieu de la nuit, ou au chant du coq, ou le matin » (2). C'est principalement à chacune de ces heures que les coqs chantent. Le soir, à la première heure de la nuit, ils chantent pour les jeunes gens; au milieu de la nuit, ils chantent pour les hommes qui ont atteint l'âge viril; à l'heure que les Hébreux nommaient proprement « le chant du coq », ils chantent pour les vieillards; le matin, quand la lumière du soleil commence à paraître, ils chantent pour les hommes parvenus à une extrême vieillesse: « Qui a donné l'intelligence aux météores »? (3) Le prédicateur ne doit-il pas se faire entendre de tous les âges de la vie?

Une troisième propriété du coq est mentionnée dans la Sainte Ecriture; c'est « l'animal aux reins agiles » (4). Il est bien proportionné en ce qu'il a les reins effilés: « Ayez la ceinture aux reins » (5). Cela signifie l'abstention des plaisirs charnels.

Quatrièmement, lorsque le coq trouve de la nourriture, il la partage toujours avec ceux qui sont plus faibles dans son espèce, c'est-à-dire avec les poules; et cela doit être le propre du prédicateur de communiquer libéralement ses richesses: « La multitude des fidèles n'avait qu'un coeur et qu'une âme, nul n'appelait sien ce qu'il possédait, mais tout était commun entre eux... on le distribuait ensuite à chacun selon ses besoins » (6).

(1) I, Corinthe, IX, 27; traduct. de Crampon.

(2) Marc, XIII, 35.

(3) Job, XXXVIII, 36; selon la Vulgate latine: « Quis dedit gallo intelligentiam » ?

(4) Prov. XXX, 81.

(5) Luc. XII, 35.

(6) Act. XXXII, 35.

Cinquièmement, le coq a sur la tête une crête d'une couleur flamboyante, ce qui signifie le don de la foi opérant dans l'âme du prédicateur par la charité: « Mon bien-aimé est frais et vermeil » (1). Il est frais par la vérité de la foi et vermeil par l'ardeur de la charité.

Sixièmement, le coq est un animal agressif et belliqueux; c'est pourquoi la nature l'a muni d'un ergot aigu avec lequel il peut combattre pour défendre la basse-cour. Et cela signifie que le prédicateur doit s'exposer pour défendre et protéger le peuple qu'il a mission d'instruire: « Pour moi bien volontiers je dépenserai et je me dépenserai moi-même tout entier pour vos âmes, dussé-je en vous aimant davantage, être moins aimé de vous » (2).

Telles sont, conclut saint Albert le Grand, les bonnes et les véritables propriétés du coq. Certains lui ont attribué des propriétés qu'il ne possède pas; nous dédaignons ces propriétés parce qu'il n'est pas nécessaire pour parler de Dieu en interprétant la Sainte Ecriture de se laisser aller au mensonge.

Est-ce que dans sa remarque finale, saint Albert le Grand viserait spécialement l'auteur du parallèle précédent? C'est possible, mais celui-ci n'étant ni signé ni daté, il semble plutôt que l'allégorie avait communément cours au XIIIe siècle et qu'on en faisait largement usage pour instruire les prédicateurs de leurs devoirs. « Certains, dit saint Albert, ont attribué au coq des propriétés fausses »; le saint Docteur semble condamner par ces mots un abus qui allait bien au delà de la vraisemblance. L'on avait probablement subtilisé au point d'assimiler jusque dans les moindres détails, le prédicateur au coq, même en risquant des rapprochements aussi étranges qu'arbitraires. Jusqu'où n'allaient pas l'imagination et la fantaisie de nos Pères du Moyen-Age?...

(1) Cant., V. 10.

(2) II Corinth. XII, 15.

On voit que trois des propriétés attribuées au coq dans le premier parallèle n'en sont pas de véritables. Que le coq tende le cou en haut pour chanter, cela convient également à bon nombre d'autres oiseaux. Qu'il ferme les yeux au moyen d'une membrane pour se protéger de la lumière solaire, les poules en font autant. Qu'il monte sur son perchoir en bois à l'approche de la nuit, pour n'en descendre qu'au lever du jour, ceci est commun à toute la basse-cour. Quant aux propriétés communes dans les deux parallèles, il semble bien qu'elles en soient de bonnes et de véritables.

Il en reste deux particulières à Maître Albert. On ne saurait les contester. La première est empruntée aux Saintes Lettres puisque cet « animal aux reins agiles » mentionné par le Livre des Proverbes représente le coq d'après les Septante et la Vulgate. La seconde propriété concerne la crête à la couleur flamboyante; aucun autre oiseau ne peut prétendre à un pareil don de la nature. En outre, le parallèle de saint Albert le Grand est habilement greffé sur un trait de la Sainte Ecriture dont l'appropriation découle presque naturellement. Chacun de ses éléments est judicieusement illustré par un texte sacré et l'application en est heureuse. C'est donc celui-là qu'il faut proposer aux prédicateurs pour leur instruction et leur édification. Que d'autres passages du saint Docteur, il importerait de vulgariser pour le plus grand profit de la vie chrétienne, maintenant que l'Eglise a confirmé officiellement l'orthodoxie de sa doctrine et proclamé solennellement l'éminence de ses vertus.

A. SAINT-PIERRE, O.P.

Le sens des faits

Lettre encyclique aux Tertiaires séculiers de S. Dominique

A nos chers fils et filles dans le Christ

les Frères et Soeurs du Tiers-Ordre séculier

Salut et progrès dans l'esprit de leur sainte vocation.

C'est dans les villes que, surnaturellement inspiré, Saint Dominique établit ses couvents. Ceux-ci ne sont pas seulement, comme les monastères qui les ont précédés, des écoles de vie religieuse et de prière, de lumineux signaux de sainteté qui rappellent aux chrétiens que la perfection est l'idéal vers lequel chacun doit tendre; ce sont encore des forteresses d'où les athlètes de la foi s'élanceront à la conquête pacifique du monde. Tout naturellement l'oeuvre de Saint Dominique va mêler à la pâte même du monde, en s'épanouissant en Tiers-Ordre, le levain de la perfection destiné à rendre les âmes agréables à Dieu.

HISTORIQUE DU TIERS-ORDRE

Le moyen-âge connut beaucoup de groupements de pénitents cherchant à réaliser en eux-mêmes et à développer autour d'eux la perfection évangélique recommandée par nos Saints Livres. L'Ordre était à peine né qu'un grand nombre de ces pénitents devinèrent qu'ils allaient trouver dans la fondation de Saint Dominique une atmosphère de famille et un programme de vie bien défini, à l'abri de toutes les illusions personnelles, et sous l'égide de l'Eglise. Nous voyons ces aspirants à la perfection venir, comme des enfants d'une même famille, se placer sous l'in-

fluence doctrinale et spirituelle des fils de Saint Dominique. C'est donc par l'évolution naturelle des choses que beaucoup d'âmes, par libre choix, se groupent autour de nos premiers couvents. Ces frères et ces soeurs du monde deviennent si nombreux qu'il faut bientôt leur donner des statuts, pour les placer d'une façon officielle sous la conduite de l'Eglise et de l'Ordre, pour adapter à leur situation les règles essentielles de la vie religieuse et pour consacrer juridiquement les liens qui les rattachent à l'Ordre tout entier. C'est l'oeuvre du Maître Général Muno de Zamora, successeur de Jean de Verceil. Peu de temps après son élévation au généralat, le 12 Mai 1285, il publia le document qui consacrait le Tiers-Ordre Dominicain. Nul n'a mieux défini que Muno de Zamora l'essence du Tiers-Ordre, qui n'est pas une dévotion, mais une religion; « étant », dit-il, « fils particulier de Saint Dominique dans le Seigneur, le Tertiaire sera surtout, selon ses moyens, un propagateur zélé de la foi catholique ». En entrant dans le Tiers-Ordre, insiste-t-il, on entre en religion. C'est un troisième mode, mais un mode réel, d'appartenir à l'Ordre fondé par saint Dominique; en étant appelé au Tiers-Ordre, on sort spirituellement du monde. Religieux vivant dans le siècle, le Tertiaire aura donc une règle à observer, des supérieurs auxquels il devra obéir, une vocation d'apôtre à laquelle il devra répondre par tous ses actes. Ces statuts de 1285 qui consacrent canoniquement l'existence, la nature, et la vie du Tiers-Ordre furent approuvés l'année suivante par Honorius IV dans une bulle du 28 janvier 1286. Dès lors les fraternités vont s'ériger de plus en plus nombreuses et devenir de plus en plus florissantes. Des religieux éminents de sainteté, tel le Bienheureux Raymond de Capoue, se dévouent à leur diffusion et à leur prospérité. La fraternité de Sienne, par exemple, qui comptait parmi ses membres Sainte Catherine patronne du Tiers-Ordre, devint un ardent foyer de vie spirituelle. On comprend dès lors que, le 18 janvier 1401, le pape Boniface IX donne au Tiers-Ordre

une nouvelle et solennelle approbation, et que le 23 avril 1923 le Pape Pie XI lui impose une Règle plus adaptée à notre temps.

C'est à ces exemples, et par ce recours vivant à une tradition saine et austère, que les Tertiaires prendront de plus en plus conscience de la grandeur de leur vocation.

ESPRIT DU TIERS-ORDRE

A la lumière de tous ces documents on se rend nettement compte que le Tiers-Ordre est une branche de ce grand arbre qu'est l'Ordre des Frères Prêcheurs; il en fait partie intégrante et la sève qui le vivifie est celle-même de l'Ordre. Son esprit est un esprit apostolique et le Tertiaire n'a pas compris complètement sa mission, s'il ne s'exerce pas, dans la mesure où il le peut, à l'apostolat; souvent, sans doute, cette mesure dépasse-t-elle ce qu'il avait cru, tout d'abord, possible.

On ne saurait donc ranger le Tiers-Ordre, sans commettre une grossière erreur, au nombre des simples confréries, où l'on se fait inscrire pour se livrer à des exercices de piété ou de charité, pour obtenir des faveurs spirituelles et en particulier des indulgences, ou pour aider au développement du culte public; certes on y rencontre tout cela, mais aussi quelque chose de plus. Cependant, si distingué qu'il soit des associations de ce genre, il est distingué nettement, par le Code de Droit canonique, des Ordres religieux proprement dits. Qu'est-il donc alors? C'est un état de vie, où les séculiers — qu'ils soient prêtres ou laïques — s'engagent par vocation, et jusqu'à la mort, sans toutefois sortir du monde, à porter la perfection dans toute leur vie et dans toute leur action, « selon l'esprit et sous la direction de l'Ordre de Saint-Dominique » ainsi que s'exprime le Chapitre I de la Règle.

Les Tertiaires sont les collaborateurs-nés des Frères-

Prêcheurs. Certes, ils le savent bien; dans le monde entier, et là surtout où ils peuvent se grouper autour d'un couvent de religieux ou de religieuses, ils se mettent à notre service avec un zèle et une générosité qui, bien souvent, nous confondent et leur attirent toujours notre reconnaissance émue. Cependant il ne faudrait pas croire que cet amour si sincère, si profond et si dévoué qu'ils éprouvent pour l'Ordre, a accompli tout son devoir en les groupant et en groupant avec eux, autour des Pères, des âmes de bonne volonté qui viennent recevoir de ceux-ci une vie spirituelle plus forte et plus abondante. Il faut que la perfection qu'ils ont puisée ainsi aux sources dominicaines ils la répandent, à leur tour, au dehors; s'ils ont besoin d'apprendre, de recevoir, de se réchauffer au foyer dominicain, c'est afin de pouvoir, quand le moment en est venu et que l'occasion s'en présente, donner aux autres du trop plein de leur propre vie surnaturelle.

A l'heure où le Saint-Siège s'attache à donner à ces Fils de Dieu, que sont les baptisés et les confirmés, une conscience plus éclairée de leurs devoirs envers la Sainte Eglise, à les pousser à l'Action catholique, à leur rappeler leur obligation de remplir leurs devoirs de charité fraternelle, dans l'obéissance à la hiérarchie et dans la soumission à ses décisions comme à sa discipline, il importe que les Tertiaires remplissent ce devoir en perfection, dans la dépendance de l'Ordre et selon son esprit; que partout où ils se trouvent, en utilisant les liens que la nature ou les circonstances ont formés, ils se montrent de « véritables lumières du monde », des modèles, des aides de Dieu, des apôtres, en un mot.

APOSTOLAT DU TIERS-ORDRE

Dans la famille

C'est, en premier lieu, dans le cercle de la famille, que le Tertiaire, qu'il ait à commander ou à obéir, qu'il ait à enseigner ou à apprendre, doit toujours être fidèle à sa vo-

cation de perfection, savoir qu'à l'exemple du Maître il est là, non pour être servi, mais pour servir. La famille est-elle vraiment unie, comme le devrait être toute famille chrétienne, quel bien peut y faire le Tertiaire! Sans s'imposer, en respectant, comme il le doit, la liberté due à toute âme, il est à même de faire connaître la vie de l'Ordre, d'aider discrètement chacun à établir sa foi, comme sa piété, sur les assises solides qu'il bénit Dieu de lui avoir données à lui-même, ou au cours d'une conversation, ou par la lecture de quelques pages d'un livre, qu'il fera désirer poursuivre, ou en amenant la rencontre d'un Père; que de crises douloureuses un père ou une mère de famille n'éviteront-ils pas ou n'atténueront-ils pas par ce moyen! Ils permettront à la lumière de briller dans des esprits troublés par le vin fumeux de la jeunesse aussi bien que par les sophismes du monde, aux âmes de s'épanouir dans l'esprit si large et si joyeux de la religion dominicaine; ils entraîneront à l'apostolat des cœurs qui ne cherchent qu'à se donner.

Mais qui ne sait que l'individualisme porte ses ravages là-même où entre époux, entre parents et enfants, il ne devrait y avoir qu'un seul cœur et qu'une seule âme, si les lois chrétiennes étaient vraiment respectées et obéies? Là même où il n'y a pas mésentente, où, aux yeux du monde, la famille paraît unie, n'y a-t-il pas, parfois, cohabitation plutôt qu'union, entente des intérêts matériels plus que des spirituels, alliance de parade devant les étrangers et les importuns plus que cohésion véritable? Combien de parents se plaignent de n'être ni respectés ni compris par leurs enfants, comme ceux-ci le font de n'être ni compris, ni encouragés, ni entourés de la chaude affection dont ils sentent le besoin et qu'il leur semblerait tout naturel de demander, avant toute autre, au foyer familial! Père, mère ou enfant, le Tertiaire ne négligera rien de ses devoirs de famille, sous le fallacieux prétexte de remplir ceux du Tiers-Ordre; mais en outre il saura que la meilleure manière d'être fidèle à ces

derniers est d'accomplir en perfection ses devoirs familiaux, en s'oubliant et même en se sacrifiant pour les siens.

Par l'abnégation sincère qu'il puisera dans son attachement à l'Ordre, par l'humble oubli de soi qui n'exigera le sacrifice ni de son autorité, ni de sa dignité, ni de ses devoirs, quel admirable fauteur d'union, de concorde et de joie sereine il pourra être !

Dans la Paroisse

Si la fraternité chrétienne n'est pas un vain mot, si c'est en réalité et non par métaphore que les fils de Dieu sont frères, il est évident que les remarques que nous venons d'exprimer au sujet de la famille visent aussi le rôle que doivent jouer les Tertiaires dans la paroisse. Celle-ci ne tient-elle pas dans la cité de Dieu la place que tient la famille dans la société civile ?

Ne parlons pas de ces Tertiaires qui ne voudraient rien connaître en dehors de l'Ordre et dont les paroles ou l'attitude murmurerait, déclareraient ou proclameraient qu'ils ne goûtent rien en dehors de lui; par cette indiscrete conduite ils discréditeraient l'Ordre autant qu'ils feraient eux-mêmes et montreraient, en s'enfermant ainsi dans une petite chapelle, qu'ils n'ont rien compris à l'esprit de l'Ordre; ils seraient en même temps infidèles à leur Règle. Mais ceux-là même qui ne tombent pas dans ce travers comprennent-ils bien tout ce qui leur est demandé? Ils sont une élite, ils le savent; mais on ne saurait en être une et le demeurer si l'on n'agit pas: « La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère »? Un Tertiaire « adjutor Dei » n'est pas dans sa vocation, s'il n'est pas l'aide de son curé, comme il veut l'être de son Ordre. Être Tertiaire, c'est avoir un grade dans l'ordre du service chrétien, pourrions-nous dire: par là les devoirs ne sont pas diminués; ils sont, au contraire, accrus et il faut que ce soit parmi nos Tertiaires que les curés trou-

vent leurs meilleurs paroissiens; qu'importe si ce sont toujours les mêmes qui se font tuer!

Il faut avouer que, dans les grandes villes, là où par la force des choses nos Tertiaires sont les plus nombreux, ni l'étendue de la paroisse, ni le nombre de ses membres ne favorisent le développement de cet esprit de famille; si le clergé paroissial s'efforce de connaître toutes ses brebis, celles-ci n'ont pas toujours le souci de se faire connaître de lui. Raison de plus pour le Tertiaire de se porter au secours de son curé, ne serait-ce qu'en se faisant recruter. Chacun peut connaître, et assez intimement pour être en mesure de le faire sans indiscretion, quelques personnes de la paroisse qui n'ont besoin que d'être un peu encouragées, voire même d'être présentées au clergé, pour s'intéresser à la vie et aux oeuvres de la paroisse, pour assister aux réunions où se décident ses intérêts. Est-ce assez? Non, car il ne suffit pas d'amener du monde aux réunions, il faut encore travailler à les rendre vivantes. Par une tendance trop conforme à leur nature, les hommes, même les chrétiens, sont enclins à s'endormir, comme ont fait les Apôtres à Gethsémani; mais quand Jésus souffre et est en agonie — et il le sera jusqu'à la fin du monde — ce n'est pas l'heure de dormir. Le Tertiaire ne se contentera pas de demeurer éveillé, il tiendra les autres éveillés et il sera un véritable « pilier » de sa paroisse; son activité, en pénétrant partout, empêchera les oeuvres d'exister seulement sur le papier.

A chacun de trouver le temps nécessaire pour ce service paroissial. L'Apôtre recommande à ceux qui n'ont pas de quoi faire l'aumône de travailler afin de gagner ce qui leur permettra de la faire: qu'à notre époque, où, comme chacun sait, le temps est devenu de l'argent, l'on en gagne ou l'on en épargne un peu pour le prochain. Le plus souvent, il suffira de le prendre sur des occupations dont on

peut se dispenser, et l'expérience prouve que ce ne sont pas ceux qui sont le plus occupés qui en trouvent le moins.

A chacun aussi d'examiner les oeuvres auxquelles il doit donner sa préférence; à moins qu'il n'y en ait une qui, sous menace de périr, réclame impérieusement leur aide, ils doivent réserver le meilleur d'eux-mêmes à celles dont le but direct est l'apostolat, qu'il s'agisse d'enseigner le catéchisme à des enfants ou à des adultes, de le faire à tout un groupe ou à un seul catéchumène en particulier: une âme est à elle seule un grand auditoire, a déclaré le P. Lacordaire. Ce seront des conférences de tout genre, d'enseignement, de documentation, plus spécifiquement catholiques ou d'un intérêt plus général, en vue d'attirer des indifférents, auxquels, dans la même séance, une parole plus apostolique sera adressée; et ces indifférents, ce n'est plus seulement parmi les hommes qu'on les rencontre à l'heure actuelle, c'est aussi parmi les femmes.

Qu'on ne saisisse pas, pour excuser son abstention, le prétexte de n'être pas assez instruit des vérités de la religion, ou qu'on ne sait ni les exposer, ni les développer; on les apprendra et l'on s'exercera à en rendre compte.

On peut encore, dans un rôle plus modeste ou plus effacé, rendre de très grands et très appréciables services. Les oeuvres comportent une organisation et une administration; elles ont besoin de dévoûments obscurs qui veillent à ce que tout soit ordonné et préparé, soit dans l'oeuvre même, soit pour se tenir en liaison avec les oeuvres similaires des autres paroisses: travail de bureau, travail d'enquête, travail qu'on peut faire chez soi ou au local de l'oeuvre, qu'on peut faire soi-même ou qu'on peut confier à ceux qui vous entourent, famille ou employés. Le champ est vaste; il y a de la place pour tous les ouvriers, pour ceux qui sèment et pour ceux qui moissonnent; il y a de l'ouvrage pour les ouvriers de la onzième heure, comme pour ceux qui se sont levés et qui ont été embauchés dès le matin.

Dans la Société

Si importante que soit la place tenue dans l'organisation de l'Eglise par la paroisse, celle-ci n'épuise pas, à elle seule, toutes les possibilités d'apostolat. C'est le monde tout entier, cet éternel malade, qui s'ouvre à notre action; il a besoin de nous et, s'il est tout entier plongé dans la malignité, comme nous l'enseigne Notre-Seigneur, il faut nous souvenir que le Sauveur est venu pour s'occuper des pécheurs encore plus que des justes. Possesseurs de la vérité et de la charité, assurés de les posséder l'une et l'autre, nous avons le devoir de les faire pénétrer là où elles doivent parvenir, c'est-à-dire partout: dans la vie publique, dans la vie sociale, dans la vie économique, dans la vie internationale. C'est pour mieux atteindre ce but que le S. Siège organise, comme il le fait, l'Action Catholique, dont toute association religieuse, ainsi que l'a enseigné une lettre de la Secrétairerie d'Etat du 30 mars 1931, est l'auxiliaire-née. Si la société, telle qu'elle est constituée actuellement, menace de s'écrouler, c'est qu'elle ne s'est pas bâtie en prenant Jésus-Christ pour pierre angulaire ou qu'elle l'a rejeté; il faut reprendre le travail en sous-oeuvre et rendre au Maître la place qu'il a le droit d'avoir dans l'ordre de l'action comme dans celui de la pensée.

Par l'Action

Dans le premier, il est bien clair que nos Tertiaires doivent soutenir les oeuvres catholiques d'un intérêt général, les renouveler sans cesse en les adaptant aux conditions changeantes de la vie, les perfectionner jusqu'à en faire des modèles pour les oeuvres du même genre, en fonder de nouvelles. Depuis quelques années, il s'est fondé beaucoup de groupements de catholiques dans les diverses professions; il y a encore des pays qui n'en ont pas, et, dans ceux-là même où ce mouvement est actif, il y a des professions où ne sont pas encore organisés les fonctionnai-

res, employés ou ouvriers des deux sexes. Il ne s'agit pas d'être à la remorque, ni surtout de se laisser dépasser; il faut devancer les adversaires. On nous entend bien: ni inimitié, ni même rivalité, mais émulation loyale et sincère.

Cette émulation, il la faut porter sur le terrain même de cet adversaire. Il y a des institutions qui sont neutres par leur nature ou par le fait des circonstances: une société d'encouragement des sciences ou des arts, de propagande nationale, de collaboration internationale; il y en a d'autres qui le sont par la volonté des hommes, mais sans que nous puissions rien changer à leur organisation, au moins rapidement. Certains de leurs postes ou de leurs charges s'obtiennent au concours ou se confient au dévouement. Qui ne voit que l'esprit de ces institutions peut se modifier selon que ce seront des incroyants, des indifférents ou des fidèles à la foi solide qui les occuperont, qui visiteront les malades, les prisonniers, qui seront titulaires de chaires dans des écoles, aux divers degrés de l'enseignement? La place des dames est marquée ici encore, comme celle des hommes. Un danger, certes: celui de donner vie et force à des organismes qui peuvent se tourner contre ce qui nous est le plus cher. La parade est bien facile à exécuter: être de vrais et fidèles chrétiens; être Tertiaires jusqu'au cou.

Par la pensée

L'ordre de la pensée ne doit le céder en rien à celui de l'action, bien qu'il soit peut-être plus difficile d'y servir.

Quand, dans la Somme Théologique, saint Thomas d'Aquin dresse la table de toutes les vertus; quand, dans ses autres ouvrages, il traite, soit d'ensemble, soit pour répondre à une question particulière, du même sujet, on voit que, tout en établissant des principes et en tirant des corollaires qui valent pour tous les temps, comme pour toutes les nations qui sont sur la terre, il ne pense pas dans le vide, ni

ne poursuit un idéal abstrait, mais qu'il s'établit dans le concret, en ayant devant les yeux l'organisation sociale et politique de son époque, comme en philosophie, il n'a pas d'autres données physiques que celles de la science de ses contemporains. Mais de même que les prodigieuses découvertes modernes — nous visons au moins autant les spéculatives que les pratiques — n'infirment en rien les principes, ni les conclusions premières de sa philosophie, de même les changements — nous devrions dire: les bouleversements — survenus dans les relations politiques, économiques, sociales, internationales, ne font nullement chanceler les principes de la morale. Il importe seulement d'apporter des mises au point qui n'ont pas encore toujours été faites ou qui n'ont pas été faites comme il aurait fallu. N'accusons personne; des accusations de ce genre risquent d'être aussi fausses que vaines. Constatons seulement, non sans tristesse d'ailleurs, que sur un certain nombre de questions importantes, bien des catholiques, hommes et femmes, dont le coeur est profondément chrétien, raisonnent avec une intelligence qui l'est beaucoup moins et qu'ils vont jusqu'à défendre comme vraies et légitimes des opinions qui, en bonne doctrine, sont loin de l'être. De ce chef, il y a un travail immense à accomplir et qui semble bien dépasser la puissance d'un homme, fût-il un génie de la taille de S. Thomas. Pour le mener à bien, il importe d'établir des contacts plus fréquents, une liaison plus intime, au profit de la vérité et du bien commun, entre philosophes chrétiens et théologiens d'une part, et d'autre part savants, économistes, jurisconsultes, industriels, négociants, hommes publics, diplomates. N'en est-il pas, parmi nos Tertiaires, qu'une telle collaboration puisse tenter, qui comprennent quel devoir ce peut être pour eux que d'aider ainsi à organiser la paix du Christ? Comme toute paix, elle est la tranquillité de l'ordre. Dieu a laissé le monde aux disputes des hommes; qu'on les institue ces disputes, au lieu de s'assoupir, comme on le fait trop volontiers, dans l'attente d'on ne sait quel

miracle humain; mais qu'on ne le fasse pas, sans se référer aux vrais principes, sans un sincère esprit de charité intellectuelle, sans le désir, en ne sacrifiant rien des droits qu'on doit défendre, de saisir l'âme de vérité qui se trouve dans l'opinion adverse, pour la dégager de sa gangue d'erreur et lui permettre de s'épanouir.

Le P. Lacordaire déclarait un jour à son auditoire de Notre-Dame de Paris qu'il voulait lui faire boire jusqu'à la lie la coupe de sa gloire. Nous ne pouvons, dans cette lettre, vous abreuver de toute la gloire de l'Ordre; que ceux d'entre vous, qui savent notre histoire, s'y reportent; que les autres l'apprennent et que tous, s'enflammant d'une sainte émulation, se décident à faire, pour notre temps ce que leurs devanciers ont fait pour le leur. Les temps sont plus difficiles, les ennemis plus nombreux, l'horizon est plus sombre! Qu'en savons-nous? Et quand même il en serait ainsi, qu'est-ce que tout cela signifie: que nous aurons plus à souffrir! Constaté qu'il avait eu à souffrir était pour saint Dominique une source de joie, parce que c'était pour lui un gage certain de victoire sur les ennemis de Dieu.

A l'heure où se font plus pressants les appels que l'Eglise adresse à tous ses enfants, c'est un impérieux devoir de Notre charge et que Nous remplissons d'ailleurs avec joie que de vous engager à travailler avec Nous à un apostolat qui ne peut manquer d'être fécond. « Tout homme, a écrit le P. Lacordaire, dans la Vie de saint Dominique, est vicaire de Jésus-Christ pour travailler, par le sacrifice de soi, à la rédemption de l'humanité ». C'est donc un strict devoir pour les Tertiaires de la Pénitence, dans les circonstances actuelles, si tragiques, sans rien négliger de leurs pénitences auxquelles Nous ne pouvons que les engager à demeurer fidèles, de redoubler d'efforts afin de se mettre, par le sacrifice d'eux-mêmes, au service de Dieu et du prochain.

INITIATIVES INTERESSANTES

Nous sommes heureux de constater qu'en plusieurs de nos Provinces on le comprend, qu'à côté de retraites fermées auxquelles assistent les Tertiaires appartenant à diverses Fraternités, se sont instituées des journées où ils se donnent rendez-vous, pour échanger leurs vues, étudier les questions qui intéressent le Tiers-Ordre et d'où ils retournent chez eux, réconfortés par ces contacts, édifiés par les initiatives de leurs Frères ou de leurs Soeurs et décidés à les imiter.

En quelques endroits, on a institué des réunions périodiques à l'intention des Tertiaires qui, conformément au Chapitre I, numéro 4, de la Règle, sont, pour un motif légitime, demeurées en dehors d'une Fraternité; grâce à ces réunions, plusieurs d'entre elles, constatant que le motif qui les avait empêchées d'appartenir à la Fraternité avait cessé, s'y sont fait recevoir. Comme un des plus pressants parmi ces motifs est la nécessité pour certaines personnes d'assurer en semaine les obligations de leur profession, ailleurs on a établi des réunions du dimanche.

CONVOCAATION DU CONGRES

Il Nous a paru que le moment était venu de faire plus. A l'heure où à Bologne se célébrait le septième centenaire de la mort de notre Saint Patriarche, il s'y est tenu un Congrès National du Tiers-Ordre. L'année prochaine verra le septième centenaire de sa canonisation: Nous convoquons donc à Rome un Congrès Général du Tiers-Ordre. La bulle « Fons sapientiae », donnée à Rieti par Grégoire IX, est datée du 5 des nones de juillet (3 juillet); mais cette époque de l'année n'est guère favorable pour faire venir à Rome ceux qui n'ont pas l'habitude de son climat; il Nous plaît en outre de faciliter à Nos Frères et à Nos Soeurs leur ve-

nue ici au cours même de l'Année Sainte, qui se termine le 2 avril, lundi de Pâques; Nous les convoquons donc du jeudi 8 février 1934 au 11, dimanche de la Quinquagésime.

Afin de mieux préparer ce Congrès et d'en assurer le succès, Nous ordonnons à tous les Promoteurs Provinciaux de Nous adresser le rapport annuel prescrit par le No. 798 des Constitutions sur l'état et les progrès du Tiers-Ordre. Qu'il l'envoient bientôt à Notre Promoteur Général, le T. R. P. Thomas Garde, avec les suggestions qui leur paraîtront utiles pour la bonne organisation du Congrès.

Rome, en Notre maison généralice, le 7 mars 1933.

Fr. Martin-S. GILLET, O. P.
Maître Général.

Réflexions sur Dante ⁽¹⁾

Vous vous êtes peut-être demandé: pourquoi le Délégué Apostolique va-t-il prendre une part active à une conférence sur le poète Dante Alighieri et son œuvre? La mission du Délégué Apostolique, n'est-elle pas une mission religieuse plutôt que littéraire? Votre curiosité est légitime. Plus que pour les études littéraires, en effet, nous sommes au Canada pour le bien de nos chères populations. Mais vous, mes chers, au moins une partie d'entre vous, ignorez, je pense, un fait, une circonstance importante de ma vie. Né dans le Piémont, j'ai passé plusieurs années à Florence, la ville des fleurs et la fleur des villes, le berceau de la langue italienne, la ville célèbre, où la langue de Dante Alighieri jouit d'un culte tout spécial. Voilà pourquoi, je puis dire avoir, d'une certaine manière, un titre pour vous

(1) Discours prononcé par S. E. Mgr André Cassulo, Archevêque titulaire de Léontopolie, Délégué Apostolique, à l'Institut d'Études médiévales d'Ottawa, à l'occasion de la Conférence de Mgr Bearzotti, secrétaire de la Délégation, sur *l'inspiration religieuse de la Divine Comédie*. La R. D. publiera une adaptation de cette conférence.

adresser quelques mots sur ce poète immortel et sur la langue dont il s'est servi pour nous parler de sa vie, presque toujours en bourrasque, passionnée, pour découvrir aux contemporains et aux futures générations les merveilles, le mystère de la vie de l'au-delà.

Et, avant tout, quelle était la langue qu'on parlait en Italie, dans le temps qui précéda le Poème auquel ont donné leur concours et le ciel et la terre? On dit que la langue grecque a été la mère de la langue latine, celle-ci, la mère de l'italienne. Nous avons, par conséquent, comme dans une famille, la grand'mère, la mère et la fille.

Dans les premiers temps de l'Eglise, à Rome, on parlait encore la langue d'Athènes. A Rome, en effet, étaient venus les maîtres les plus illustres de la littérature, de l'histoire, de la philosophie, et de Rome, les hommes de lettres, les philosophes, les historiens aimaient aller souvent en Grèce, terre classique par excellence, pour apprendre la langue d'Homère. Après la décadence de l'empire romain, la belle langue de Cicéron, de Virgile, commença à perdre son élégance et sa beauté; mais on aimait encore à s'en servir dans l'Eglise, comme d'une langue universelle; toutefois, elle avait perdu, hélas! sa valeur authentique. Seuls, les Pères de l'Eglise et les moines ont pu lui conserver la vie. Les barbares, les guerres, les difficultés de tous ces temps, avaient repoussé bien loin en arrière, l'âge d'or de la langue du Latium. Nous avons eu, en conséquence, comme un temps de transition: de la langue latine, on est graduellement passé à la langue italienne. Mais comme il arrive, en ces cas, le latin, au cours de sa malheureuse transformation, s'est fait presque barbare, et la langue italienne, pour une période plutôt considérable, fut comme une langue, non seulement nouvelle mais encore à la phase de l'enfance; c'était un mélange de latin et d'italien. Au onzième siècle, cette langue commence à se former; elle est sortie de son enfance, s'est dépouillée de son allure vague,

incertaine, imprécise, et on la voit prendre sa belle forme et son élégance avec ses premiers poètes et prosateurs, dont les plus célèbres sont Jacopone da Todi et saint François d'Assise. Ce sont eux qui ont chanté les louanges sacrées, si pleines d'inspiration religieuse et qui ont élevé leur âme à Dieu dans l'hymne à ses bontés infinies et à son infinie miséricorde. Et la sainte poésie de ces chanteurs, pleins d'amour pour Notre-Seigneur et toutes les créatures, se fait entendre comme une douce et mystérieuse harmonie dans les grandes villes, dans les villages et les campagnes. C'est le glorieux printemps d'un âge nouveau.

En lisant les ouvrages des écrivains de ces temps-là, l'intelligence et le cœur éprouvent des émotions vives et profondes. Comme nous l'avons dit, ce sont des âmes qui parlent à Dieu, des merveilles du ciel, de la terre avec un enthousiasme, une grâce et une élégance qui nous ravissent.

Or, à une si belle aurore, devait bientôt succéder un midi splendide. Nous voici aux beaux jours de la littérature italienne, aux jours glorieux, vécus par Dante Alighieri, l'auteur immortel de la « la divina commedia ». Jeune, ardent, d'une intelligence vaste et profonde, capable d'assimiler tout ce que l'on pouvait, alors, apprendre des hommes les plus éclairés et les plus savants, doué d'une âme fière, fort réfléchi, il reçoit dans son esprit les influences et les impressions de tous les événements de son temps très orageux et difficile. Nous le voyons soldat sur les champs de bataille, mêlé aux conflits sanglants de ses concitoyens, au cours des luttes politiques qui ont fait du peuple florentin un peuple fameux.

Persécuté, expulsé de sa ville, nous le voyons prendre le chemin douloureux de l'exil; à ceux qui lui montraient la possibilité de rentrer en grâce à la condition de se soumettre, il leur répondait que la liberté lui était chose plus chère que la vie.

Esprit noble et sublime, très sensible, il est frappé à la rencontre d'une figure qui a dans les yeux un rayon du ciel, dans le cœur, la pureté des anges; et il la chante dans la « *vita nuova* ». Mais, si dans la « *vita nuova* », il rêve, et croit que la vie humaine est un sourire, après avoir constaté, par une douloureuse expérience, que dans ce monde tout n'est que vanité des vanités, et, qu'au lieu de s'attacher à ce qui passe si vite, il est mieux de suivre la vraie sagesse qui nous conduit vers le ciel et nous donne la vraie paix du cœur, il commence l'immortelle chanson « *Nel mezzo del cammin di nostra vita* ». Il se souvient de la figure si pure, rencontrée dans sa première jeunesse: elle lui donne l'inspiration. Et lui, il nous conduit à l'enfer, au purgatoire, au Paradis, pour nous montrer, dans son *Odyssée*, toutes les vicissitudes de son époque, ainsi que le mystère et la gloire du royaume de Dieu. La vie de l'humanité, en effet, avec ses passions, la condition de l'âme qui doit se purifier de ses fautes ou qui est heureuse dans la vision de son Créateur, voilà la substance de cet ouvrage admirable, qui restera, dans tous les siècles, comme l'effort le plus gigantesque de l'intelligence humaine. Je voudrais bien vous conduire sur son chemin si mystérieux, par la « *selva oscura* », dans le lieu où « *l'umano spirito si purga* », où on peut contempler « *la gloria di colui che tutto muove* »; mais je laisse au conférencier le soin de vous parler plus au long de l'œuvre et de la pensée de Dante Alighieri. Moi, je dois faire comme le pèlerin d'un jour dans une grande ville remplie de merveilles artistiques, qui ne peut donner qu'un regard sur toutes ces merveilles!

Or, ce que nous devons admirer, chez Dante Alighieri, c'est la force, la beauté et l'élégance de la langue, qu'il a su porter, dès ce temps-là, à son plus haut degré de perfection. Après tant de siècles, cette poésie immortelle, ces vers, que vous pouvez lire aujourd'hui sculptés dans le marbre, sur les murs des églises, des palais de Florence et de l'Italie,

sont encore là, vifs et frappants comme de l'or pur, qui ne perd pas, avec le temps, sa couleur et sa valeur. Et, enfin, quelle est la popularité, l'ampleur et la profondeur des contemplations littéraires, morales et religieuses du poème? Lorsque Dante Alighieri était encore vivant, le peuple florentin et les artisans aimaient à chanter sa divine poésie. Et encore de nos jours, ce peuple merveilleux, qui a pour ainsi dire, ce goût inné tout spécial pour l'art et tout ce que est beau, aime à redire les vers les plus impressionnants de la « La divina Commedia ».

Moi qui vous parle en ce moment, j'ai été témoin du fait suivant, qui a bien quelque chose de prodigieux. Visitant un jour une paroisse florentine, Cortenova, tout près de la ville d'Emploi, une heureuse mère de famille, simple mais très intelligente, voulut me présenter sa petite fille, pour lui faire réciter, devant moi, « il canto sul Conte Ugolino », mort de faim, avec ses enfants, dans la prison de la tour de Pise; un des faits les plus émouvants chanté par le divin poète. Et lorsque la petite, aussi gracieuse que timide, s'arrêtait un instant comme pour reprendre courage et rechercher la trame de sa récitation, sa mère, qui la tenait par la main, l'encourageait en lui soufflant le mot qui lui permettrait de continuer son poème, ainsi qu'une mère pieuse aime à suggérer la prière à son cher enfant. J'ai connu encore un brave ouvrier qui, au cours de son travail, chantait les vers de Dante, lesquels coulaient de sa bouche comme une douce harmonie.

Lorsque le poète mourut, son œuvre avait déjà si profondément pénétré le cœur et l'âme du peuple florentin, qu'on la commentait dans l'ancienne église de Santo Stefano, en la considérant comme une œuvre sacrée. Le premier qui ait écrit des commentaires de la Divina Commedia, a été François Boccaccio, l'un des écrivains les plus illustres de son temps.

Plus tard, le Poème tomba presque dans l'oubli; mais, le temps passe, et, les hommes passent avec le temps. La poésie de Dante porte en elle quelque chose de divin; c'est pourquoi, après les ténèbres, la lumière nous revint plus belle encore. En effet, depuis plusieurs années, le culte des études sur le Poème de Dante a été restauré non seulement en Italie mais chez toutes les nations cultivées; on voit des chaires de littératures dantesque se fonder dans les universités, et LEON XIII donne, à ce sujet, un bel exemple dans la Ville Eternelle où se réunissent les littérateurs les plus distingués. L'étude du Dante est tellement propagée, aimée et mise en honneur que chaque année un nombre considérable de livres apparaît dans le but de faire toujours mieux connaître les merveilles contenues dans la « Divina Commedia ». J'ai connu un Père franciscain, mon vénéré directeur spirituel durant mon épiscopat à Fabriano et Matelica qui avait étudié et médité si profondément le Poème de Dante qu'il avait pu composé un catéchisme avec les vers de ce poème, et dans lequel était exposée d'une façon très claire toute la doctrine catholique. ⁽¹⁾ A ce sujet, vous aurez grand profit à entendre le conférencier vous parler en termes exprès de la pensée religieuse de l'Auteur. Du reste, pour vous montrer que de nos jours Dante est reconnu comme le prince des poètes, je peux vous dire que chaque année, dans le beau et très artistique palais de l'art « della Lana », à Florence, la Société Royale dantesque a l'habitude d'appeler de toutes les parties de l'Italie, les meilleurs professeurs pour les entendre parler de Dante et des trésors de son Poème.

Voilà ma pensée sur Dante Alighieri. Puisse son œuvre apporter toujours aux âmes « affaticate e stanche » la paix qu'il a lui-même cherchée en vain dans les luttes de sa vie, et qu'il n'a trouvée que dans la contemplation de la vérité et la possession d'un bien éternel.

(1) fr. Candido Mariotti, o. f. m.

Dans l'Ordre

— *La Revue Dominicaine présente ses respectueuses félicitations et ses vœux de longue vie et de fructueux épiscopat à Leurs Excellences Mgr Joseph Bonhomme, O.M.I., Vicaire apostolique de Basutoland, en Afrique sud; Mgr Martin Lajeunesse, O.M.I., évêque titulaire, coadjuteur de son oncle, Mgr Ovide Charlebois, Vicaire apostolique du Keewatin; et Mgr Guillaume Trudel, des Pères Blancs, Vicaire apostolique de Tabara, en Afrique équatoriale.*

— Le T. R. P. Réginald Duprat, président de notre Maison vicariale de Prince Albert, a été nommé Consultant diocésain par S. E. Mgr Joseph Prud'homme, évêque de Prince Albert et Saskatoon.

— Le R. P. Barillec a prêché au cinquantenaire de la Congrégation de la Ste Vierge de Notre-Dame de Lévis, et au triduum préparatoire à la fête. Il a prêché également la neuvaine annuelle, dans la chapelle de Marie-Réparatrice à Montréal.

— Le R. P. Louis Lachance a donné, à la dernière réunion de la Société thomiste d'Ottawa une conférence sur *La définition du droit.*

— Le R. P. Marc Labonté a donné une conférence aux aumôniers scouts de la région de Montréal sur *Pie XI et Baden Powell.*

— Le R. P. Georges-Henri Lévesque a donné à Notre-Dame de Grâce, sous les auspices du cercle local de l'A.C. J.C., et répété en substance au poste radiophonique de La Presse, une conférence sur les visées économiques du parti travailliste, intitulée *Pouvons-nous les suivre?*

— Les RR. PP. Henri Marcil et J.-M. Légaré accompagnent pour la visite pastorale Leurs Excellences Mgr Omer Plante, Auxiliaire de Québec, et J.-Aldée Desmarais, Auxiliaire de St-Hyacinthe.

— Les RR. PP. Bédard, Loisselle, Dauphinais et Lanzetti — ce dernier, un dominicain d'Italie attendu en juin — partiront en septembre pour la Mission du Japon.

— Le T. R. P. Granger prêchera en juin à Grabtree Mills, pour l'inauguration des nouvelles orgues.

— Le R. P. Hamel a donné le 28 mai, à N. D. du Rosaire de St-Hyacinthe, le sermon de circonstance à l'occasion du centenaire des Conférences St-Vincent de Paul.

— Nos fraternelles félicitations au R. P. Antonin Papillon, dominicain canadien, qui vient d'être institué prieur du Couvent de Ste Sabine à Rome.

— Comme les années précédentes, il y aura, au cours des prochaines vacances d'été, une série de *retraites fermées* au *Couvent des Dominicains de Saint-Hyacinthe, P. Q.* Ces retraites sont destinées exclusivement aux collégiens des classes de Belles-Lettres, de Rhétorique et de Philosophie.

1ère: *du soir du 20 juin au matin du 23,*

2ème: *du soir du 23 juin au matin du 26,*

3ème: *du soir du 26 juin au matin du 29,*

On peut s'adresser par lettre, *avant le 15 juin*, au R. P. François Lebel, O. P., Couvent des Dominicains, Saint-Hyacinthe, P. Q.

N. B. — Ces retraites sont pour des GROU-PES. — Quant aux retraites *privées*, on peut les faire en tout temps de l'année, après entente avec le T. R. P. Maître des Novices de Saint-Hyacinthe.

Fra DOMENICO.

L'esprit des livres

Dom Charles POULET O. S. B. — « Histoire du Christianisme », *Antiquité*, fasc. I, II, III (in-4° carré. VIII-480 pp.), Paris, Gabriel Beauchesne, 1932.

A qui me demande de lui signaler un bon ouvrage sur l'ensemble de l'histoire de l'Eglise, j'ai coutume de répondre: voulez-vous un manuel ou une histoire proprement dite? La distinction importe, à mon avis. Des préoccupations pédagogiques interviennent dans la composition d'un manuel. Le groupement logique des faits, sans être prépondérant, y est plus accusé, en vue d'aider à retenir plus facilement. Par contre, la conception génétique domine dans une histoire proprement dite. On s'y attache davantage à faire ressortir l'enchaînement concret des faits. Il s'en suit que ce qui est qualité dans un manuel peut devenir un défaut dans une histoire proprement dite. C'est le cas de l'*Histoire générale de l'Eglise* que publie le Chanoine A. Boulenger, sur le même plan qu'il avait suivi dans son excellent manuel. A l'inverse, la petite *Histoire de l'Eglise* que faisait paraître Dom Charles Poulet en 1926 ne présentait pas les qualités pédagogiques d'un bon manuel, mais la grande *Histoire du Christianisme* que le même auteur vient d'entreprendre manifeste déjà toutes celles d'une histoire proprement dite.

Ce sera une œuvre monumentale. Elle comptera 24 fascicules de 160 pages, 6 pour chacune des quatre époques, ancienne, médiévale, moderne, contemporaine. Jusqu'à date, quatre sont déjà parus pour l'*Antiquité*.

L'entreprise n'est pas nouvelle. L'abbé Fernand Mourret — pour ne parler que d'auteurs de langue française postérieurs à 1900 — a le grand mérite de l'avoir conduite à terme. Il nous a donné en 9 volumes grand in-8°, une *Histoire générale de l'Eglise* d'une lecture fort intéressante. (L'abrégé en 3 petits volumes fait par J. Carreyre est un insipide découpage). Mais les qualités de présentation de cette œuvre ne doivent nous donner le change sur sa valeur intrinsèque. Il est aujourd'hui extrêmement difficile — pour ne pas dire impossible — à un seul homme de réussir parfaitement dans un travail aussi colossal, y mit-il sa vie entière. L'immense effort des historiens catho-

ques pour rétablir les grandes positions traditionnelles de l'Eglise attaquées par les rationalistes du 19^e siècle a été couronné de succès. Mais depuis, les études de détail se poursuivent et apportent tous les jours des précisions nouvelles sur une infinité de petits points d'histoire ecclésiastique. Etre au courant de cette énorme production historique, y démêler les matériaux utilisables et les intégrer dans un récit vivant et bien proportionné, joindre la précision du détail à l'harmonieuse distribution de l'ensemble, voilà une tâche qui requiert non seulement du temps, mais encore une sagacité peu commune. Le R. Père A.-M. Jacquin, O. P. professeur à l'Université de Fribourg en Suisse, publiait en 1928 le premier volume de son *Histoire de l'Eglise: l'Antiquité chrétienne*. C'est un ouvrage de tout premier ordre, mais qui a coûté 20 ans de travail à son auteur. Je tiens de ce dernier que les deux autres volumes ne verront peut-être jamais le jour.

C'est assez dire la nature, l'ampleur et la difficulté d'une entreprise comme celle de *l'Histoire du Christianisme*. Aussi Dom Charles Poulet a-t-il cru devoir, pour la mener à bien, faire appel au concours de collaborateurs. Ce concours se limitera toutefois à des parties annexes ou plus spéciales: Origines chrétiennes, histoire de la liturgie, de l'art, de la philosophie, etc. Le R. P. assume le principal de la tâche, en vue de sauvegarder l'unité nécessaire. Et pour atténuer le plus possible les inconvénients de ce partage de la besogne, il s'aidera des conseils et des critiques de compétences éprouvées. Dans ces conditions, et les fascicules parus en offrent la garantie, nous aurons une histoire de tous points satisfaisante et qui méritera de figurer dans les bibliothèques des gens du monde comme des gens d'église. Pas un professeur d'histoire ecclésiastique, pas une institution religieuse, qui ne voudra en faire l'acquisition. Son prix (480 francs) fera sans doute hésiter les petites bourses. Mais ne pourrait-on pas, à l'occasion d'une ordination sacerdotale ou d'une distribution de prix spéciaux, l'offrir au nouveau prêtre ou à l'élève méritant? Elle remplacerait avantageusement nombre de coûteuses futilités qu'on se donne beaucoup de peine pour choisir.

Thomas-M. Charland, O. P.

Joseph-Charles SAINT-AMANT — « Un coin des cantons de l'Est », I vol. in-12°, 534 p. Illustrations, Drummondville, La Parole, 1932.

Cet ouvrage est une réédition corrigée et augmentée de *L'Avenir et ses environs* paru en 1898 et depuis longtemps épuisé. Il contient l'historiographie de la région comprise dans les limites du comté de

Drummond et se divise en trois parties: Origines et développements, Luites et conquêtes, Drummondville et ses environs. J'en ai abordé la lecture avec l'espoir de jouir d'une belle démonstration, celle que promet le sous-titre, *Histoire de l'envahissement pacifique mais irrésistible d'une race*. Je dois avouer que j'ai été déçu. Un livre d'histoire n'est pas une thèse, mais un exposé de faits. Toutefois, il doit pouvoir, selon le cas, s'en dégager une démonstration. Il ne s'en dégage aucune du livre en question, tel que présenté. Ce n'est pas même un livre d'histoire. C'est un recueil de documents où le collectionneur a versé pêle-mêle des renseignements plus ou moins précieux, des anecdotes plus ou moins amusantes, un amas de matériaux ni triés ni agencés. Pour le qualifier je n'ai qu'à reprendre, en la modifiant, une phrase de Benjamin Sulte dans la préface: c'était à faire, ça n'est pas fait.

On a l'impression de parcourir les salles d'un musée régional. Le guide nous fait voir ici le portrait du major-général Hériot, fondateur de Drummondville, là celui de Jean-Baptiste Eric Dorion, « l'Enfant terrible », un peu plus loin les statues des premiers missionnaires, en face celles des forts-à-bras de la région, du premier meurtrier, poète à ses heures, au centre des vitrines renfermant des vieux papiers, les actes du premier mariage, du premier baptême, de la bénédiction d'une cloche, des comptes de fabrique, des contrats de vente, etc., et près de la sortie les bustes des contemporains déjà illustres, l'Honorable Hector Laferté et autres. Et l'on se dit en sortant: il faudra écrire l'histoire de cette intéressante région.

Il me reste à féliciter le vieil auteur de s'être donné la peine de réunir tous ces documents, de mettre par écrit ses souvenirs personnels et ceux des survivants de la première heure, — *Colligite fragmenta ne pereant*, — et à souhaiter que son exemple soit suivi par d'autres. Il y aurait une démonstration semblable à fournir pour la région d'Ottawa dont les terres ont été reconquises elles aussi par des Canadiens-français. Mais cette fois on devra tenir compte des exigences du travail historique.

Thomas-M. Charland, O. P.

Henriette PSICHARI — « Ernest Psichari, mon Frère » —
236 pp., Plon, Paris, 1933.

Lorsque parurent l'*Appel des Armes* et le *Voyage du Centurion*, la jeunesse française qui ne répugnait pas alors à paraître idéaliste, fut comme secouée d'un frisson: elle se sentait devinée dans ses aspirations

les plus profondes et les plus pures. Et lorsque, au retour de la guerre, les rescapés lurent avidement les *Voix qui crient dans le désert*, ils comprirent que leur génération avait perdu non seulement un lettré de race, un écrivain de bonne et forte trempe, mais un vrai maître, un loyal apôtre, un penseur chrétien qui leur eût admirablement fait comprendre l'importance vitale au fond d'eux-mêmes, du drame de la Rédemption.

Avant de mourir comme un héros, dans une offrande totale de sa vie Ernest Psichari, le petit-fils de Renan, avait parcouru les rudes étapes du converti jusqu'à celle où l'admirable logique de sa foi ambitionnait de le conduire: il eût été Dominicain et prêtre, si la guerre ne fût venue.

Ses œuvres portent en elles tant de force contenue, une si claire loyauté, un goût si affiné du sacrifice, un sens de l'Absolu si noblement exigeant, qu'elles permettent d'imaginer ce qu'était cette nature ardente, riche de fantaisie jaillissante et en même temps toute empreinte de gravité. Il y a quelques dix ans, H. Massis avait parlé de lui pertinemment; puis les Tharaud, avec un art consommé, qui ne livrait pas cependant l'essentiel; puis A. M. Goichon dont la plume avait une bien pénétrante finesse... mais toujours, quelque chose manquait au portrait. On eût pu l'attendre de J. Maritain, le grand ami d'Ernest, le confident de ses chutes et de son relèvement, le soutien de ses efforts; ce quelque chose d'intime, cette documentation choisie qui nous conduit sans détours au fond de l'âme, c'est un cœur fraternel qui nous le livre.

Pages délicatement évocatrices, pages de valeur unique où tant de nuances s'harmonisent dans une discrète ferveur. Ernest se forme et s'épanouit à l'aise en ce milieu familial où tout est culte de l'esprit. Mais la règle religieuse est absente. De trop de liberté jointe à une crise sentimentale, naît l'inquiétude, puis l'anarchie. Et voilà une période d'égarements où le cœur déçu entraîne tout l'être. Il n'en sortira que par la soif de l'ordre et la discipline qui lui donnent l'idée du rachat. Ce processus est suivi par notations attentives et il me semble que l'intelligence lucide et le cœur de la sœur portent le plus véridique témoignage des complexités attachantes et de la générosité insatiable du cœur du frère.

L. du Fort, O. S. B.

F. WILLAM — «Das Leben Jesus im Laude und Volke Israël» Herber — Fribourg, 515 pp.

Ecrivain ecclésiastique bien connu dans les pays de langue germanique, le Dr Willam a voulu mettre à profit tout ce que le pays et le peuple d'Israël fournissent de données pour rendre compréhensible

jusqu'en ses détails la destinée humaine du Seigneur. Déjà bien des tentatives ont été faites pour replacer le Christ dans son cadre historique, celle-ci est à l'usage du grand public. Son foudroyant succès ne trompe point : ce travail de plusieurs années, mené à bien sur les lieux mêmes, entre l'étude et la prière, nous vaut une œuvre remarquable dont l'auteur se montre toujours érudit, souvent poète, sans cesser jamais d'être pieux. Contrairement aux usages de l'édition allemande, l'ouvrage est divisé en chapitres très brefs et attrayants chacun par soi, qui invitent à la lecture. Il méritait d'être signalé ; il mériterait peut-être une adaptation française... si la France n'avait elle aussi présenté un ouvrage de ce genre.

L. du Fort, O. S. B.

Aymé GUERRIN — « La mort du Christ » — in-16, 160 pp.
Plon, Paris 1933.

D'un beau livre émouvant qu'il avait publié voici quelques années : Jésus tel qu'on le vit, A. Guerrin a détaché pour les offrir à un public plus large les chapitres qui relatent les grandes journées de la dernière semaine du Seigneur. Il leur a donné pour titre : La mort du Christ. Une introduction brillante résume les quelques semaines qui précèdent, et souligne les motifs humains de la contradiction si frappante dans la conduite des Juifs. Ils auraient rêvé d'un chef nationaliste et impérialiste sous lequel Israël s'asservirait les autres peuples et acquerrait une triomphante puissance matérielle. C'était cette illusion tenace qu'ils avaient acclamée après la résurrection de Lazare et le jour des Palmes. Or Jésus lui-même la fait crouler. A des ambitieux, à une société médiocre qui s'est installée dans un confortable ritualisme, il parle d'amour et de pardon et d'un royaume spirituel. Il sera châtié pour n'avoir pas satisfait tant d'égoïsme. Et c'est ce duel entre l'égoïsme et la charité que l'auteur a suivi de très près, s'appuyant tout d'abord sur l'Évangile, puis utilisant discrètement et d'une façon subordonnée quoique fréquente, les documents hébraïques contemporains, voire à l'occasion, les témoignages mystiques, pour restituer la psychologie des acteurs du drame. Un long séjour en Palestine lui a permis d'apporter à son récit des précisions topographiques saisissantes. Mais à toutes ces préparations scientifiques il a joint, dans la mesure où le peut un laïc, l'étude théologique de son sujet. De sorte que son livre est une œuvre pleine de foi, et l'éditeur français qui a voulu le publier à l'occasion du XIX^e centenaire de la Rédemption a été bien inspiré. Tant d'autres récits édités à grand renfort de publicité, substituent l'indiscret échafaudage d'une imagination de cinéaste, à la pureté de l'Évangile !

L. du Fort, O. S. B.

T. R. P. Marie-Albert JANVIER, O. P. — « L'Ame dominicaine ». — Editions Spes. 17, rue Soufflot, Paris Ve.— 1933, Prix: 12 f.

Plus d'une fois au cours de nos voyages de missionnaire, un brave homme, fort bon chrétien pourtant, nous a demandé à quel Ordre nous appartenions, incapable de distinguer entre l'habit du dominicain et celui du trappiste ou du Père Blanc d'Afrique. Une semblable confusion s'avère, et bien plus grave, s'il s'agit de l'esprit des différentes communautés religieuses. Le grand public catholique, voire le plus bienveillant, ignore à peu près tout de la vie intime de ces Ordres qu'il vénère profondément. Les *Editions Spes*, de Paris, dans une série de publications signées des meilleurs écrivains français, cherchent à dissiper cette regrettable méprise.

Au sujet des Dominicains on a eu l'heureuse idée de s'adresser au T. R. Père Janvier. L'illustre religieux n'est-il pas la vivante incarnation du Frère-Prêcheur et qui mieux que lui en saura parler avec la triple autorité de l'âge, du talent et de la vertu? De la carrière dominicaine il a parcouru toutes les étapes et rempli toutes les charges depuis l'humble chaire du professeur de théologie, jusqu'à celle des Conférences de Notre-Dame de Paris. Aussi bien pourra-t-il, à bon escient, révéler au monde si peu renseigné, cette vie dominicaine qu'il a tant aimée et dont il s'est, depuis plus d'un demi-siècle, montré l'édifiant modèle.

Dans un premier volume, il commence à le faire, mais à sa manière, qui, est, on le devine, celle du grand orateur. « L'Ame Dominicaine » est une série de conférences et de sermons sur l'Ordre et les Saints de l'Ordre de Saint Dominique. C'est le prédicateur et non pas tant l'historien que l'on entend; autre méthode, sans doute; non moins instructive ni moins entraînant. Qu'on ne cherche pas de suite chronologique, car le dessein du Père Janvier est de faire comprendre et aimer la vie dominicaine plutôt que de la raconter et voilà pourquoi il se plaît à étaler les beautés et les grandeurs de ses Saints; Saint Dominique, le Patriarche, Saint Thomas d'Aquin, son éblouissant Soleil. Saint Albert-le-Grand « *la stupeur et le miracle de son siècle* », Saint Vincent Ferrier l'incomparable thaumaturge et le grand apôtre de la paix.

Il convient donc de remercier le Père Janvier de n'avoir pas laissé dans ses cartons cette richesse, qui constitue avec ses précédentes œuvres, un vrai trésor de famille. Mains jeunes Pères, — et d'autres

aussi — trouveront là, et à si peu de frais, une mine d'or pour panegyriques de nos Saints. Il est des enseignes trompeuses et des titres bientôt décevants. « L'Âme dominicaine » n'est pas de ceux-là : tout le prestigieux talent de l'orateur de Notre-Dame s'y retrouve au soir d'une vie glorieuse.

H. Couture, O. P.

Albert GOOSSENS, S. J.—“Adoro Te” : paraphrase sous forme d'Action de Grâces. — Une plaquette in-16 de 40 pages. — Prix : 1 fr. Desclée et Cie.

Bon nombre de chrétiens, pieux d'ailleurs et animés des meilleurs désirs, se plaignent d'une réelle difficulté qui leur vient, à la longue de faire, comme ils le souhaiteraient, l'action de grâces après la sainte Communion. Leurs bons sentiments et leurs excellentes intentions ne les sauvent pas toujours d'une certaine routine. En vain ont-ils recours aux *Actes après la Sainte Communion* qu'ils trouvent dans leurs manuels de piété. La veine trop souvent est bientôt épuisée.

La Sainte Eglise, dans ses hymnes, nous présente une source toujours fraîche et toujours jaillissante de saine piété. Peut-être pense-t-on trop peu à y recourir.

En offrant aux fidèles cette paraphrase de l'Adoro Te de S. Thomas, l'auteur a voulu, tout en les aidant à faire l'Action de Grâces, leur faire mieux connaître et apprécier la veine où ils peuvent toujours aller puiser, sans crainte de la voir jamais se tarir.

Bible des Jeunes. — Extrait de la traduction de l'Abbé Crampon, révisée par des Pères de la Cie de Jésus avec la collaboration de Professeurs de Saint-Sulpice. — Un volume petit in-8° (19½ x 12 cent.) de XXII-878 pages, sur papier mince avec 16 *cartes en couleurs et plans*. Chez Desclée et Cie. Prix : 18 fr. Relié toile : 23 fr.

Nous nous sommes décidés sur des demandes multiples et pressantes à rééditer le volume qui, sous le titre de *Bible abrégée*, avait connu un si grand succès dans les dernières années d'avant la guerre.

En offrant au public ce livre qui renfermait sous forme d'extraits de la *Bible de Crampon* toute la substance de l'Ancien et du Nouveau Testament, nous avons surtout en vue les jeunes gens et les jeunes filles

de l'enseignement secondaire. Notre dessein est aujourd'hui le même qu'il y a vingt ans: il s'agit de donner aux jeunes qui fréquentent les cours supérieurs de religion le moyen et la facilité de connaître l'essentiel de la Bible sans qu'ils soient obligés d'en parcourir toutes les pages.

Les extraits sont disposés autant que possible dans l'ordre chronologique. Des notes fournissent les explications nécessaires à l'intelligence des passages difficiles, des expressions spécifiquement juives, des indications géographiques, des formules insuffisamment explicites, etc.

Le texte reproduit est celui de *La Sainte Bible* traduite en français par l'abbé CRAMPON, dont le travail a été révisé par des Pères de la Compagnie de Jésus avec la collaboration de plusieurs professeurs de Saint-Sulpice.

G. HOORNAERT, S. J. — "Le Bréviaire" — 1 vol. in-12 de 88 pages. Prix: 3,50 fr. — Desclée et Cie, éditeurs, 76bis, rue des Saints-Pères, Paris (VIIe).

"Le Bréviaire est le livre de chaque jour et en particulier des mauvais jours, des derniers jours, du jour suprême."

En quelques pages, l'auteur situe la place du Bréviaire dans la vie sacerdotale, raconte son histoire, informe sur la composition actuelle du Bréviaire, démontre son excellence, a raison des objections faites à son sujet et enseigne la manière la meilleure de le réciter.

Sous un mince volume ample matière à profit spirituel.

Léopold RICHER. — "Marché de dupes?" Montréal, 1933. Prix: \$1.00.

Rien de ce qui a trait à notre vie nationale ne doit rester étranger à un éditeur qui a le souci de renseigner le public intellectuel du Canada français. La firme d'édition *Albert Lévesque* est heureuse de présenter aujourd'hui une étude écrite spécialement à sa demande, sur la Conférence impériale économique, tenue à Ottawa en juillet 1932.

Qui ne se rappelle, en effet, que l'an dernier le gouvernement canadien avait l'honneur de recevoir à Ottawa les représentants du Royaume-Uni, des Dominions et des Colonies de l'Empire Britannique? Il s'agissait, en ces temps de dépression qui n'avaient malheureusement

pas épargné les pays de l'Empire, d'en arriver à des ententes qui pouvaient faire espérer à nos populations une reprise des affaires, une recrudescence de l'emploi et l'établissement entre les Dominions et la mère-patrie de relations commerciales plus étroites, plus stables et plus profitables.

Seul un témoin des négociations était en mesure de relater les multiples incidents de cette mémorable conférence, — la plus importante que l'Empire ait tenue depuis la fin du siècle dernier, — et de porter un jugement sur ses résultats pratiques pour les Dominions et la Grande Bretagne.

Pour cette tâche difficile, nul n'était mieux préparé que M. Léopold Richer, correspondant parlementaire du "Droit". M. Richer, quoique jeune, quoique le benjamin de ce qu'on appelle la Galerie de la Presse à Ottawa, a su sans parti pris, sans passion, appliquant à l'étude du grave problème économique sa méthode d'observation, ses procédés d'investigation de reporter, résumer cette question en chapitres simples et clairs, d'où se dégage logiquement de l'amas des discussions et des traités l'essentiel. On pourra sans doute différer d'opinion avec l'auteur. M. Richer croit qu'il a fait œuvre objective et impartiale, ayant toujours devant les yeux les intérêts supérieurs du peuple canadien.

R. P. P.-E. FARLEY, C. S. V. — « Orientation professionnelle ». Tome I. Les Carrières ecclésiastiques. (Ouvrage en collaboration). Edité par les Clercs de Saint Viateur. 1933.

En plus d'une solide étude sur la méthode d'orientation professionnelle, le livre du R. P. Farley et de ses collaborateurs contient un exposé doctrinal très sûr des états ecclésiastique et religieux. On y trouve aussi la notion précise du prêtre-apôtre dans une paroisse, du prêtre-éducateur dans un séminaire, enfin du prêtre et du religieux missionnaire dans le champ d'action offert au zèle canadien.

Dans « l'esprit des livres », il convient de signaler avant tout l'esprit de ce petite volume de 160 pages: esprit de loyauté et de franchise qui veut faire voir impartialement toutes les carrières ecclésiastiques; esprit de bienveillance désintéressée vis-à-vis des jeunes gens qui rêvent d'une vie consacrée à Dieu et aux âmes. Et le souffle de cet esprit, franchement apostolique, anime et vivifie même certaines pages trop uniformes du IV^e chapitre; et celles, un peu austères, des chapitres V et VI.

Puisque ce livre vous est spécialement destiné, jeunes gens, il faut le lire, le méditer, et noter, dans votre journal intime, les réflexions qu'il vous suggèrera sur *vo*tre orientation professionnelle. Mais il faudra aussi lire le second volume: Les Carrières civiles.

B. Mailloux, O. P.

Accusés de réception.

Le scout catholique, bulletin des scouts trifluviens, 8 pages, approuvé par leurs Excellences NN. SS. Cloutier, évêque des Trois-Rivières, et Comtois, évêque auxiliaire.

L'enfant sain, par le Dr Daniel Longpré. Aux éditions Albert Lèvesque. Prix: 0.75.

Breviarium Romanum, in usum itinerantium, Pii Papae X auctoritate recognitum. Editio II juxta a S. R. C. recognitam. In-32. Reliure en chagrin. Editeur Marietti, 23, via Legnano, Turin. Prix: 52 lires.

En contact avec Dieu, par le R. P. Sunn, S. J. Traduit de l'anglais par A. de Morcles. 54 p. Aubanel Aîné, 15, Place des Etudes, Avignon, 1933. Prix à l'étranger: 3 f. 90.

Notes et souvenirs de Soeur Marie de Bon-Secours (1898-1928) 80 p. Pierre Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris, 1933. Prix: 3 f.

Le mois eucharistique, par l'abbé J. B. Bord. In-32 — 200 p. Desclée & Cie, Paris, Tournai, Rome. 1933. Prix: 3 f. 50.

Chemin de la Croix, par B. Catesson, p.s.s. In-32 — 56 p. Librairie catholique Emmanuel Vitte, 10, rue Jean-Bart, Paris.

La Vie de Jésus dans l'Église, ouvrage posthume de l'abbé Tanqueray, édité par F. Cimetier, p.s.s. 140 p. Desclée & Cie, Paris, Tournai, Rome, 1933.

Dictionnaire étymologique de la Langue grecque à l'usage de l'Enseignement secondaire. — Etude comparative du grec, rapproché du Latin et des langues modernes, par l'abbé F. Charbonnier, professeur de langue et de littérature grecques à l'Université Laval. 1er Fascicule. —Imprimerie Franciscaine Missionnaire, Québec, 1933.

EDIFIEZ UNE FORTUNE PAR VERSEMENTS DIFFERES

Vous pouvez ouvrir un compte de banque à l'une ou l'autre de nos multiples succursales avec \$1.00.

Vous pouvez développer votre compte épargne en y déposant \$1.00 régulièrement chaque semaine.

Les comptes de cette nature prennent des proportions très intéressantes et permettent à celui qui y dépose, de profiter des occasions avantageuses qui se présentent tôt ou tard dans la vie.

UTILISEZ NOTRE PETITE BANQUE A DOMICILE
REJETANT LA FORME D'UN LIVRE.

La Banque Provinciale du Canada

Succursales dans 4 Provinces de l'Est du Pays.

Sir Hormisdas Laporte, K. B., C. P.,
Président

Chs. A. Roy
Gérant Général

ASGRAIN & CHARBONNEAU Limitée

PHARMACIENS EN GROS.

Fabricants Chimistes — Instruments de Chirurgie. —
Instruments pour Dentiste.

30 est, rue Saint-Paul, - - MONTREAL.

Demandez notre Catalogue.

Dominion Blank Book Co. LIMITED SAINT-JEAN, Qué.

Manufacturiers de livres à feuilles mobiles,
Livres de Comptabilités reliés.

ENVELOPPES

Notre catalogue vous sera envoyé sur demande.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Magasin: 401

TELEPHONE BELL

Résidence: 439J

J. D. DESROSIERS

MARCHAND DE CHAUSSURES

pour toute la famille.

Motto: Service — Courtoisie et Qualité.

143, rue Cascades,

ST-HYACINTHE

Je peux vous fournir tout ce qui peut vous être nécessaire
en chaussures et en bas.

AUSSI AGENCE DE RADIOS.

Desmarais & Robitaille Limitée

Ornements d'église et Articles religieux

70 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

121, Rideau, Ottawa

95, Chruch, Toronto

Nos maisons d'Ottawa et de Toronto peuvent expédier des vins pour
fins sacramentelles dans toutes les parties de la puissance du Canada.

Téléphonez ou écrivez à

L'ECOLE COMMERCIALE PRATIQUE COTE

rue SAINT-DENIS

120a rue NOTRE-DAME

SAINT-HYACINTHE

ou à

TROIS-RIVIERES

Tél: 654

Tél: 925

pour avoir tous les renseignements concernant notre
COURS COMMERCIAL bilingue — rapide — pratique.DONAT COTE, *Directeur.*

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

PHARMACIE SAINT-HYACINTHE

PLACE DU MARCHE

165 RUE CASCADES

Drogues et médecines de première qualité. — *Spécialité*: LES PRESCRIPTIONS. — Articles de toilette. — Bonbons, Parfums, etc. — Seul endroit où l'on peut se procurer les fameux remèdes "REXALL". Nos articles de caoutchouc sont reconnus supérieurs. — AGENCES: Articles de photographie, le Kodak EASTMAN.

J.-H.-E. BRODEUR, propriétaire

Dentiers, Ponts, Obturations de tous genres. RAYONS "X" Ouvrage de première classe seulement

Dr J.-A.-ERNEST DAIGLE, B.C.D.

CHIRURGIEN-DENTISTE

Membre du Dispensaire Antituberculeux des comtés de Saint-Hyacinthe et Rouville.

Spécialité: Chirurgie Buccale, Extraction

Dentiers le même jour sur engagement.

Prix raisonnables Satisfaction garantie

Ouvert de 9 h. a.m. à 9 h. p.m.

79, rue Saint-Anne, — — Saint-Hyacinthe

Téléphone 80

**CHAPEAUX ROMAINS**

Feutre, Soie, Peluche, Cachemire,

Paille

Catalogue envoyé gratuitement sur demande

CHAS DESJARDINS & CIE
 LIMITEE

1170, rue Saint-Denis — — MONTREAL

THES
EPICESCAFES
GELEESCACAO
ESSENCES

Nos 37 années d'expérience sont une garantie pour vous.

J. A. SIMARD & CIE

5 7 est, rue Saint-Paul — — MONTREAL

MONTREAL et NEW-YORK

Tél: MAin 0103

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

La Revue Dominicaine

Canada \$2.00 par année

Etranger \$2.25 —

Avec le Rosaire, 25 sous en plus

Prix de l'unité: 20 sous

Le Rosaire

Bulletin mensuel publié par les Dominicains

CANADA — Distribué par zélatrices 25 sous par année

Envoyé par la poste 35 sous —

ETRANGER — Par zélatrices 40 sous —

Envoyé par la poste 50 sous —

Prix de l'unité 10 sous

*Toute personne ayant recruté 10 abonnements nouveaux
à la "Revue Dominicaine", recevra le onzième gratis.*

Deux messes sont dites chaque semaine aux intentions des Zélateurs, des abonnés, de la "Revue Dominicaine" et du Rosaire.

Nous donnons de jolies PRIMES aux Religieux, aux Prêtres, aux laïques Zélateurs qui nous envoient des abonnés, à l'une ou l'autre Revue.

Toute personne qui nous enverra pour \$40.00 d'abonnements, aura droit à une affiliation perpétuelle, pour elle-même, ou pour une personne qu'elle nous indiquera, à l'Oeuvre du Noviciat des Dominicains du Canada.

Tél. Résidence 244-w. (Le soir) Résidence 244-J.

Bureau: 88

Maison établie en 1879

A. BLONDIN Limitée

"INSUL-BOARD" — BOIS DE CONSTRUCTION

FOURNISSEURS EN GROS

Plomberie, Chauffage et Matériel de Construction, Peinture et Vernis

115, rue Cascades, — — Saint-Hyacinthe

Téléphone: CRescent 2734.

M. J-ALBERT LARUE

ARCHITECTE

A. A. P. Q.

5711 RUE DUROCHER

MONTREAL

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Téléphone Bureau: 120

Résidence: 418

J. O. DUPRAS

NEGOCIANT EN

GRAINS, FARINES et GRAINES de SEMENCE

Dépositaire des célèbres farines à pâtisserie

FIVE ROSES et JUBILE

29, rue Laframboise, — — Saint-Hyacinthe



Facteurs d'Orgues

ST-HYACINTHE, P. Q.

Au-delà de 1500 instruments ont été construits par cette
Maison depuis sa fondation en 1880.

ARTHUR LEDOUX

OPTICIEN-BIJOUTIER

YEUX EXAMINES ET VERRES AJUSTES

AVEC SOIN

SAINT - HYACINTHE, P. Q.

LA MAISON

Dupuis Frères

LIMITÉE

sert avec satisfaction la population de Montréal
et de toute la province.

MAGASINS:

865 Est, Ste-Catherine,
Plateau 5151

COMPTOIR POSTAL:

Coin St-Laurent et St-Viateur
CRéscent 3131

TOUT LE MONDE A BESOIN D'ARGENT

Il y a des dépenses prévues: instruction, assurances, souscriptions, vacances, cadeaux. Mais il y a aussi des dépenses imprévues: maladie, accidents, voyages, revers, occasions diverses. Ne vous laissez pas prendre au dépourvu. Quoi que vous ayez, dépensez moins. Ne dissipez pas vos ressources. Le superflu d'aujourd'hui sera peut-être le nécessaire de demain. Mettez de l'argent de côté régulièrement. Ouvrez un compte d'épargne à la

Banque Canadienne Nationale

Actif, plus de 132,000,000.

Succursale à Saint-Hyacinthe

E.-O. DESJARDINS, gérant.

ADMINISTRATION PARFAITE

Longue expérience, sens affiné des affaires et responsabilité absolue sont nécessaires si vous voulez que rien ne laisse à désirer dans l'administration de votre Succession. Ce sont les avantages principaux que vous offre la *Capital Trust* et qui en font l'institution désignée pour servir vos meilleurs intérêts, à vous et à vos héritiers.

Nommez-nous vos Exécuteurs et Administrateurs de fonds en fiducie.

CAPITAL TRUST

Corporation Limitée

MONTREAL OTTAWA TORONTO

Garantie Dollar pour Dollar

Imp. L'Oeuvre de Presse Dominicaine.